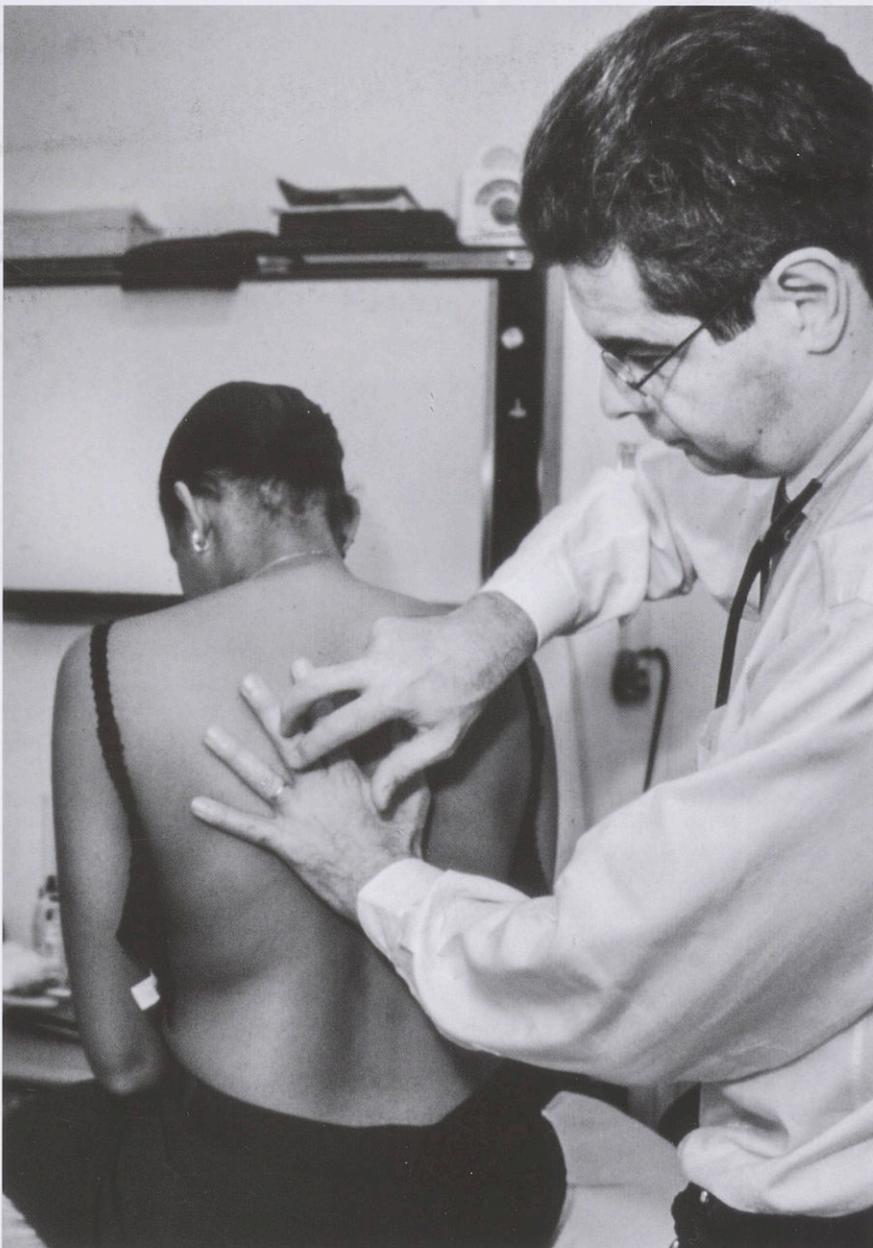




Troc vert : échangez vos graines et vos astuces de jardinage le 26 mai *(Page 12)*

ALLONS NOUS MANQUER DE MÉDECINS DANS LE 18e ?

Les médecins généralistes désertent le nord – est de Paris : en cause les charges, l'attrait d'autres spécialités, mais aussi les maigres revenus de patients qui ne peuvent payer que le tarif de base *(Dossier pages 2 à 4)*



Les médecins de famille se regroupent aujourd'hui en équipes pluridisciplinaires.

La cuisine roulante qui va de fête en fête *(Page 5)*

Kiosquier : profession en danger *(Pages 6 et 7)*

André Roussard, Yin : Montmartre perd deux personnages marquants *(Pages 8 et 9)*

Une championne d'échecs au festival francogéorgien *(Page 9)*

Les SDF ont perdu leur abri à Jules-Joffrin *(Page 11)*

Zone de sécurité prioritaire : ce qu'en pensent les habitants *(Page 13)*

Des logements à la place du théâtre de Verre et du Dojo *(Page 15)*

Histoire : La naissance de l'Abbaye de Montmartre *(Pages 16 et 17)*

Portrait : Adikatou Beaurepaire, présidente de la mode *(Page 24)*

Le bulletin d'abonnement est en page 22



Santé : le 18e en manque de médecins

La santé pour tous est un droit fondamental reconnu par la constitution. Pourtant les inégalités face à la santé prennent une ampleur croissante. Les cas de renoncements à des soins pour des raisons financières se multiplient, de même que les refus de prise en charge par certains médecins des patients les plus pauvres. Paris est évidem-

ment très concerné par ces problèmes. La Ville est aussi confrontée à des enjeux plus spécifiques autour de l'offre de soins : déséquilibre généralistes/spécialistes, fréquence des dépassements d'honoraires, mauvaise répartition géographique et désertification médicale dans les arrondissements du Nord-Est, 18e, 19e et 20e.

Ce dossier porte sur la situation de la médecine générale dans le 18e, à l'exclusion des spécialités. D'abord parce qu'elle est la plus préoccupante. Ensuite parce que, depuis la réforme de 2004, qui a institué un parcours de soins, il est nécessaire de consulter son médecin traitant (sauf cas d'urgence) avant de recourir à un spécialiste si l'on veut béné-

ficier du taux maximal de remboursement de la Sécurité sociale (cette règle ne joue pas pour les gynécologues, les dentistes, les ophtalmologues, les stomatologues et les psychiatres). La médecine générale est donc le pivot du parcours de soins.

*Dossier préparé par
Dominique Delpirou*

Les causes de la pénurie dans le Nord Est parisien

Le 18e, un désert médical ? La question peut, à première vue, sembler surprenante. Pourtant, si la situation de notre arrondissement n'est pas celle de la Lozère ou de quelques autres départements ruraux, elle n'est pas, loin s'en faut, réjouissante. Un premier constat s'impose : la ville de Paris, dans son ensemble, se situe au-dessous de la moyenne nationale pour l'offre de soins de premier recours (si l'on ne tient compte que des généralistes en secteur 1) : 9 praticiens pour 10 000 habitants contre 9,7 en moyenne sur le plan national. De 2011 à 2012, le nombre de médecins généralistes a encore diminué de 0,7 %. Et cela ne va pas s'arranger. Compte tenu de l'âge moyen des médecins, plus élevé dans la capitale que dans les autres régions (2 sur 5 ont plus de cinquante-cinq ans), 15 % d'entre eux partiront à la retraite d'ici à 2015.

Médecine de proximité

Il faut évidemment nuancer cette observation. La plupart des arrondissements du centre, de l'ouest et du sud sont bien pourvus en professionnels de santé (mais il est difficile d'y trouver des médecins qui ne pratiquent pas les dépassements d'honoraires). En revanche, le tableau est nettement plus sombre dans le nord-est parisien : 8 médecins généralistes pour 10 000 habitants dans le 18e, moins de 8 spécialistes contre 8,7 en moyenne sur le plan national. On compte 134 généralistes pour une population de plus de 200 000 habitants contre 249 dans le 16e qui comprend 170 000 habitants. Là encore, ces chiffres doivent être affinés, quartier par quartier, dans la mesure où la répartition de ces médecins n'est pas homogène. Concentration médicale autour de la mairie et sur la Butte, désert à la Goutte d'Or, à la Chapelle Nord et près des Portes.

Comment s'explique cette situation ? «Ouvrir un cabinet aujourd'hui, c'est mission impossible, dit le



© Christian Adnin

docteur Jean-Pierre Aubert, qui s'est installé près de la Mairie en 1984. *Le coût du foncier à Paris est prohibitif et les locaux professionnels disponibles ont souvent de petites superficies. Ensuite, les normes de sécurité sanitaire sont devenues très strictes, de même que celles sur l'accès aux cabinets des personnes handicapées. Le poids des charges et les contraintes de gestion administrative sont aussi un élément dissuasif.*» Mais il existe d'autres facteurs liés à des tendances sociétales lourdes : la féminisation accélérée de la profession, le développement de l'activité salariale des conjoints, l'attrait des spécialités médicales et de l'hôpital qui détourne la plus grande partie des étudiants en médecine de la médecine générale. En 2009, 76 %

des nouveaux inscrits à l'Ordre ont fait le choix d'exercer leur activité en secteur salarié. Agnès Giannotti, qui travaille dans le Quartier de la Goutte d'Or, s'insurge contre cette tendance : «Pour rien au monde, précise-t-elle, je n'irais travailler à l'hôpital. C'est la médecine de proximité qui est la plus passionnante.» Pourtant, les jeunes médecins donnent la priorité à d'autres paramètres : le travail en groupe ou en réseau afin de partager les contraintes de soins et la construction d'un projet de santé ; les aides à l'installation ; la qualité de vie.

Épuisement

La situation actuelle n'est évidemment pas sans conséquences sur les patients. «Les visites à domicile

deviennent de plus en plus rares, dit Jean-Pierre Aubert. *La durée des consultations diminue (quinze minutes en 2009) et certains médecins refusent de nouveaux patients.*»

Préoccupant, quand on sait que la demande de soins va mécaniquement augmenter, en raison de la croissance de la population et de son vieillissement. Elle n'est pas aussi sans incidences sur les médecins qui, outre les consultations, doivent assurer des missions nouvelles de prévention, d'éducation pour la santé et de conduite sanitaire. Cette surcharge de travail conduit de plus en plus souvent au «burn-out», un syndrome d'épuisement professionnel qui peut être lourd de conséquences pour le médecin et ses patients. ■

Les solutions de demain : des modes d'exercice collectifs

L'exercice solitaire des professions de santé a vécu. Le regroupement des professionnels de santé est devenu une nécessité pour former de véritables équipes pluriprofessionnelles qui agissent pour prévenir, soigner, éduquer les malades et former les étudiants. De nouveaux acteurs apparaissent : les maisons de santé, qui regroupent les professionnels sous un même toit, et les pôles de santé, qui peuvent maintenir une activité dispersée mais coordonnée. Les centres de santé (les anciens dispensaires) demeurent aussi des outils essentiels même s'ils doivent évoluer. Le 18^e n'est pas resté à l'écart de ces évolutions, mais il reste beaucoup à faire.

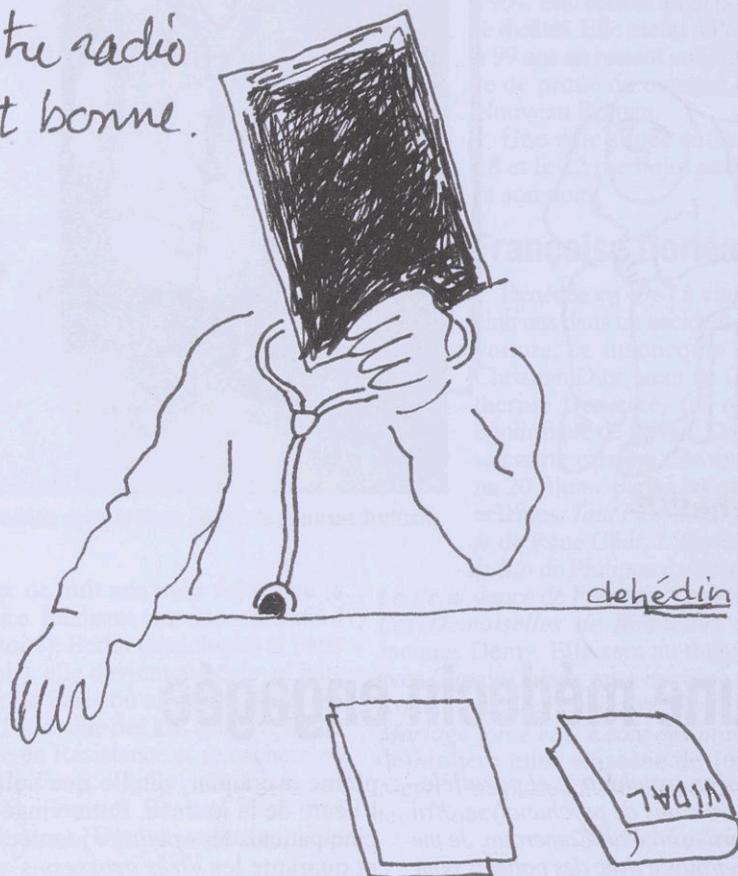
Le Centre de santé Myrha

En 2011, l'Association pour la défense de la médecine sociale (ADMS), déjà gestionnaire d'une structure de soins dans le 19^e, a ouvert un centre de santé rue Myrha, dans le quartier de la Goutte d'Or. C'est une unité polyvalente qui associe la médecine générale, les soins dentaires ou infirmiers et des spécialités, dont la pédiatrie et la gynécologie, lourdement déficitaires dans l'arrondissement. Tous les médecins, qui sont salariés, sont en secteur 1. L'équipe comprend du personnel administratif, une infirmière et les praticiens. Le centre, ouvert du lundi au vendredi de 8 h à 20 h, reçoit entre 50 et 70 % de patients bénéficiaires de la CMU et de l'AME. Il fonctionne sur rendez-vous, mais Mireille Besnoit, la directrice, regrette que «*trop de patients ne viennent pas malgré les rappels téléphoniques. Cela peut finir par décourager les praticiens et compromettre l'équilibre financier de la structure.*» Le centre Myrha est venu s'ajouter aux centres de santé municipaux (le centre Marcadet, unité polyvalente rénovée en 2008 et agrandie en 2011, et le pôle Cavé, plus spécialement dédié à l'enfant) ainsi qu'aux centres gérés par des associations à but non lucratif.

Le pôle de santé Ramey

Le pôle Ramey a été créé en 2008, à l'initiative de plusieurs praticiens (dont Sophie Dubois, alors pharmacienne) qui avaient des liens informels et voulaient valoriser et optimiser ce travail en commun autour d'un projet de santé. Le statut du centre est celui d'une association à but non lucratif bénéficiant d'un financement public. Son objectif : améliorer l'accessibilité et la qualité des soins de santé primaires, coordonner les actions de san-

vo tu radio est bonne.



té au sein d'un quartier, faciliter la prise en charge sanitaire et médico-sociale de patients à situation complexe.

Le pôle comprend 40 praticiens, dont douze généralistes, des spécialistes, du personnel paramédical (infirmier, kinésithérapeutes, psychologues, assistante sociale). La structure est souple : six généralistes exercent au cabinet de la rue Ramey, six autres ont leur propre cabinet. Chaque professionnel est rémunéré à l'acte. En outre, il y a des jeunes médecins en formation et un pool de dix remplaçants. Bientôt, tous les médecins seront reliés par un système informatique qui leur permettra d'avoir accès aux dossiers de tous les patients. Cinq médecins sur six ont moins de quarante ans. «*Le fonctionnement en collectif permet aux médecins de dégager du temps pour la formation, mais contrairement aux idées reçues, précise Sophie Dubois, le temps administratif n'est pas réduit.*»

Le pôle reçoit des subventions de l'État. Ces financements sont accordés en fonction du nombre de professionnels, de patients, de la typologie de la clientèle (taux de CMU ou d'aide médicale d'État). Ils permettent le développement de nouveaux services (santé mentale, gériatrie, cardio-vas-

culaire) fonctionnant en réseau, d'où un meilleur suivi, une meilleure qualité de travail et un parcours de soin mieux coordonné et plus efficace.

Le pôle assure une permanence des soins en soirée, le samedi après-midi et le dimanche. Une salle de soins permet de répondre aux premières urgences. L'hôpital Bichat prend en charge les personnes relevant de soins hospitaliers urgents. La clientèle est diversifiée avec un fort taux de CMU (14 % ici et 6 % à Paris) et d'AME (4 % au lieu de 1 % à Paris). Tous les praticiens sont de secteur 1. Le pôle est expérimental, mais Sophie Dubois espère qu'il sera pérennisé. Pour elle, «*c'est la construction d'un nouveau modèle de santé.*»

Les maisons de santé

Il n'y a pas encore de maison de santé dans le 18^e. Cela s'explique en partie par la difficulté de trouver des grands locaux dans l'arrondissement. En effet, les maisons de santé mobilisent une surface importante car elles regroupent sur un même site (à la différence des pôles de santé) des médecins et des professionnels paramédicaux. ■

Suite du dossier page 4

Le 18^e du mois est un journal d'information sur le 18^e arrondissement, indépendant de toute organisation politique, religieuse ou syndicale.

Il est édité par l'association des Amis du 18^e du mois.

76, rue Marcadet, 75018 Paris.

Tél. : 01 42 59 34 10.

18dumois@gmail.com

twitter : @le18edumois

● **L'équipe de rédaction** (entièrement bénévole) : Christian Adnin, Annick Amar, Lilaafa Amouzou, Stéphane Bardinet, Anne Bayley, Fabrice Benoist, Michel Breisacher, Virginie Chardin, Djimmy Chatelain, Patricia Cherqui Tessa Chéry, Michel Cyprien, Claire Dalla-Torre, Paul Dehédin, Florence Delahaye, Davide Del Giudice, Dominique Delpirou, Sophie Djouder, Anne Farago, Marie-Odile Fargier, Florianne Finet, Jacqueline Gamblin, Gérard Gaudin, Michel Germain, Philippe Gittton, Angela Gosmann, Fouad Houiche, Marie-Pierre Larrivé, David Le Doaré, Mathieu Le Floch, Bruno Lemesle, Daniel Maunoury, Noël Monier, Thierry Nectoux, Patrick Pinter, Rose Pynson, Sabadel, Camille Sarrot, Robert Sebbag, Pierrick Yvon.

● **Rédaction en chef** : Marie-Pierre Larrivé. ● **Maquette** : Nadia Djabali.

● **Bureau de l'association** : Michel Cyprien, président, Marika Hubert, vice-présidente, Christian Adnin, trésorier, Günter Klode, trésorier-adjoint, Martine Souloumiac, secrétaire, Camille Sarrot, secrétaire-adjointe.

● **Directeur de la publication** : Christian Adnin.

Le bulletin d'abonnement est en page 22.

Les petites annonces et le courrier en page 22.

Commerçants, artisans, associations,

CET ESPACE PEUT ÊTRE LE VÔTRE.

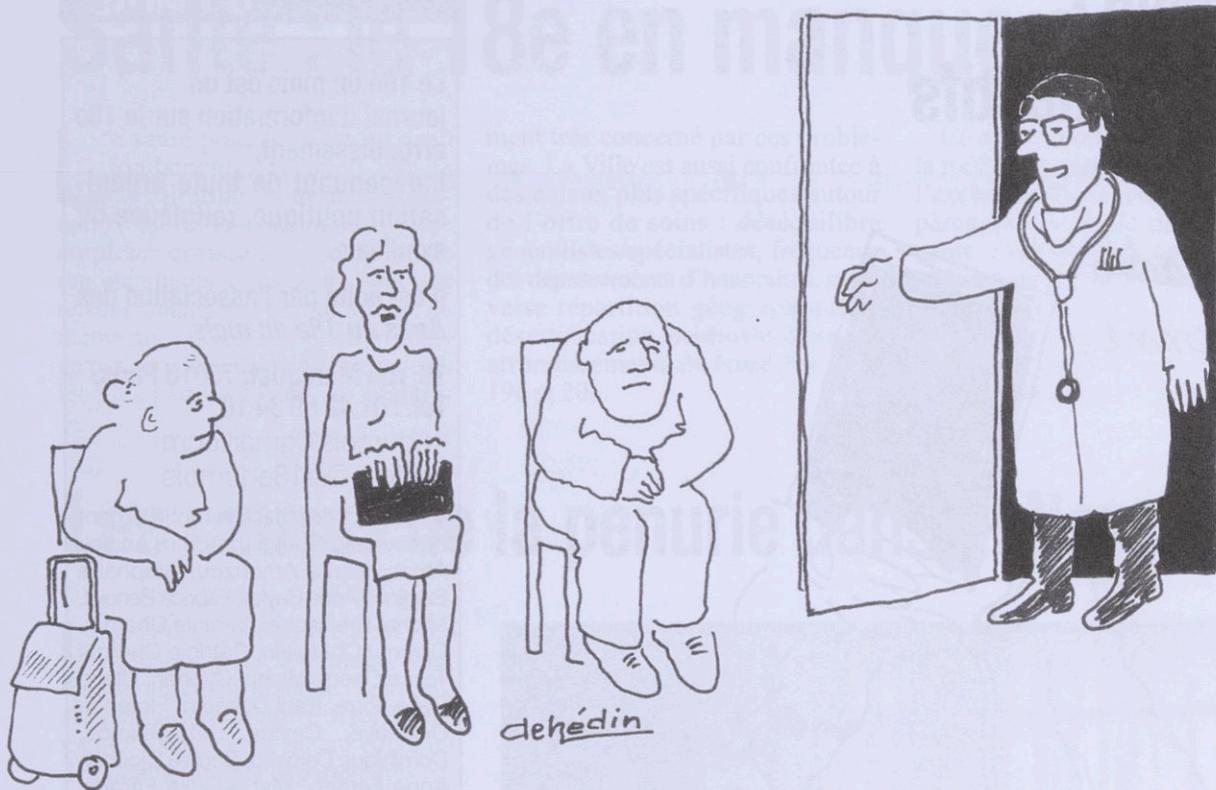
Cet espace publicitaire (un seizième de page) vous coûtera 50 € TTC.

Trois annonces successives donnent droit à une quatrième gratuite.

Demandez-nous le détail des conditions.

01 42 59 34 10.

18dumois@gmail.com



Les honoraires, les dépassements, la CMU

Plus des trois quarts des médecins généralistes du 18e sont conventionnés en secteur 1 et ne pratiquent pas de dépassements d'honoraires (pour Paris le chiffre est de 57 %).

Ils demandent donc 23 euros pour une consultation. Quasiment tous accueillent sans problème les patients démunis. Ce n'est pas toujours le cas des spécialistes qui sont majoritairement en secteur 2.

Le docteur Sauveur Boucris, généraliste dans le quartier de la Chapelle et auteur de plusieurs ouvrages, dont *Santé, la démolition programmée ; ces médicaments qui nous rendent malades*, milite depuis trente ans contre les dépassements et les refus de soins :

«Les dépassements d'honoraires – qui sont autorisés pour les médecins du secteur 2 – provoquent une inégalité des chances de guérison des patients, car les moins fortunés mettent beaucoup plus de temps à pouvoir consulter un médecin. Ou bien ils doivent économiser plusieurs semaines afin de payer la consultation, ou bien ils demandent un RDV à l'hôpital qu'ils n'obtiendront que plusieurs mois plus tard. Certains médecins refusent aussi de recevoir les patients qui bénéficient de la CMU ou de l'AME du fait de l'impossibilité de pratiquer les dépassements. Cela est tout à fait contraire à la déontologie médicale.» ■

Le rôle de l'élu local

La politique de santé relève de la compétence de l'État. «Les collectivités territoriales n'ont qu'un rôle résiduel», souligne Dominique Demangel, conseillère municipale auprès du maire du 18e, en charge de la santé. «Les départements assurent des missions de prévention, d'alerte sanitaire, de protection maternelle infantile. Quant aux communes (et Paris est à la fois département et commune), outre leurs prérogatives en matière d'hygiène et de vaccination contre les maladies contagieuses, elles peuvent créer des centres de santé, les anciens dispensaires.» L'élu local en charge de la santé exerce avant tout un rôle de conseil: «Dans un système libéral, le principe est celui de la liberté d'installation. J'apporte aux jeunes médecins qui veulent venir dans le 18e des éclairages sur les quartiers, les locaux. Je les aide à former un projet économique qui tienne la route.»

Dominique Demangel a pris aussi l'initiative de créer un conseil de santé. Il permet de «réunir les acteurs de la santé dans l'arrondissement, d'aborder des thématiques prioritaires et de partager des informations communes sur la démographie, la prise en charge de personnages âgés souffrant de pathologies multiples, l'accès aux soins des plus démunis... Le conseil n'a pas de pouvoir de décision mais d'incitation, de mobilisation.» ■

Agnès Giannotti, une médecin engagée

Agnès Giannotti s'est installée en 1990 dans le quartier de la Goutte d'Or. Elle partage un cabinet (pas bien grand) avec un autre généraliste à deux pas de l'église Saint-Bernard. Le mélange des cultures est au cœur de sa démarche. Elle est engagée depuis vingt ans dans l'association URACA (Unité de réflexion et d'action des communautés africaines), qui intervient dans le domaine de la santé communautaire auprès des populations africaines en France et en Afrique, et lutte contre le sida. «Je voulais être généraliste, car c'est la globalité - somatique et psychologique - des gens qui m'intéresse. Pendant mes études, j'avais fait la moitié de mes

stages en psychiatrie et parallèlement trois ans de psychanalyse. J'ai d'abord exercé au Cameroun. Je me suis retrouvée avec des patients pour lesquels ce que j'avais appris en France ne marchait pas du tout. De retour en France, j'ai suivi les consultations d'ethnopsychiatrie de Tobie Nathan et j'ai décidé de travailler avec les migrants.»

Salle d'attente pleine

La clientèle d'Agnès Giannotti comprend 70 % de patients couverts par la CMU ou l'aide d'État. On ne prend pas de rendez-vous. La régulation se fait naturellement: «Je ne regarde jamais ma montre». La petite salle d'attente est toujours

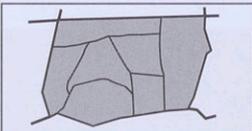
pleine à craquer, quelle que soit l'heure de la journée. Entre vingt-cinq patients les «petites» journées et quarante les «très grosses» s'y succèdent dans la bonne humeur. Les visites à domicile sont exceptionnelles (les personnes âgées). Le cadre est informel : pas de secrétariat. «La Goutte d'Or est lourdement déficitaire en médecins généralistes, dit Agnès Giannotti. Malgré les beaux discours, les études restent centrées sur l'hôpital. Sur une promo de 450 étudiants en médecine, 30 à 35 seulement optent pour le stage de médecine générale, qui a une mauvaise image» (comme l'arrondissement d'ailleurs, selon Boris, un étudiant en 5e année qui fait son stage chez A. Giannotti et qui ne partage pas ces préjugés).

Regroupement nécessaire

L'avenir des généralistes est de se regrouper : «Si nous avions davantage de place au cabinet, les deux remplaçantes qui travaillent avec nous s'y installeraient tout de suite ! Ici, dans le quartier de la Goutte d'Or, il n'y a pas de locaux disponibles qui répondent aux normes de sécurité et d'accessibilité.»

Agnès Giannotti n'est pas opposée à un paiement des praticiens en fonction des objectifs de santé publique. Il ne s'agit pas de récompenser la performance mais d'encourager de meilleures pratiques. Mais cette opinion est loin de faire l'unanimité... ■





Trois femmes à l'honneur

Le Conseil d'arrondissement, lors de sa séance du 15 avril, a décidé d'honorer la mémoire de trois femmes célèbres en inscrivant leurs noms en divers lieux de l'arrondissement.

Agostina Segatori

Cette belle Italienne, ancien mannequin, fut la patronne, à la fin du 19e siècle, de cette fameuse taverne qu'était le *Tambourin* au 62, boulevard de Clichy. Agostina y accueillait la clientèle en costume folklorique. Les peintres en vogue de l'époque s'y retrouvaient régulièrement. Le mobilier (tables, chaises) était uniquement composé de tambourins ornés par différents artistes dont Gauguin et, au bar, la patronne étalait ses charmes sains et imposants. Elle a posé pour Manet, Corot et Van Gogh, qui eut ses faveurs quelques semaines. Une plaque commémorative va être bientôt apposée au 62, boulevard de Clichy.

Nathalie Sarraute

Nathalie Sarraute, née Natacha Tcherniak en 1900, quitte la Russie à



Françoise Dorléac dans *la Peau douce* de François Truffaut.

l'âge de huit ans pour rejoindre la France. Étudiante tour à tour à Oxford (histoire), Berlin (sociologie) et Paris (droit), elle devient avocate au barreau de Paris où elle sera radiée en 1941 à la suite des lois antijuives. Elle entre en Résistance et se cachera en Île-de-France (elle hébergera un temps Samuel Beckett dans ses cachettes). Dès sa radiation, elle

découvre la littérature, qui lui fera recevoir le Prix international de Littérature en 1964. Elle écrira aussi pour le théâtre. Elle meurt à Paris à 99 ans en restant une figure de proue du courant du Nouveau Roman.

Une voie située entre le 18 et le 22 rue Pajol portera son nom.

Françoise Dorléac

Décédée en 1967 à vingt-cinq ans dans un accident de voiture, ce mannequin de Christian Dior, sœur de Catherine Deneuve, fut une boulimique de travail. Dans sa courte carrière elle tourna 20 films : parmi les plus célèbres, *Tout l'Or du Monde* de René Clair, *L'Homme de Rio* de Philippe de Broca,

La Peau douce de François Truffaut, *Les Demoiselles de Rochefort* de Jacques Demy. Elle sera au théâtre avec *Gigi* de Colette mise en scène de Robert Manuel et jouera dans *Le Mariage forcé* et *L'École des maris* de Molière mise en scène de Jean Meyer. Une place lui sera dédiée secteur Binet.

Michel Cyprien

Une cuisine à roulettes pour la fête et la santé

Deux plaques électriques, un four, un évier et deux plans de travail... le tout, en inox et sur roues, ne pèse que 40 kilos. Depuis son inauguration en mai 2012, la cuisine mobile du 18e arrondissement s'est déjà chauffée lors de la fête de la Goutte d'Or, la Journée intergénérationnelle à l'hôpital Bretonneau, la Journée des Femmes et de nombreux ateliers cuisine sur place, dans le collège Gérard Philippe et dans des cours d'immeuble Paris Habitat de l'arrondissement.

La cuisine mobile est le fruit d'un projet sur la nutrition et l'alimentation, mené dans le quartier Amiraux-Simplon. Le projet, porté par l'Atelier Santé-Ville 18, l'équipe de Développement local et de nombreux partenaires, a débuté avec des ateliers cuisine dans différents locaux. Afin de prolonger et d'étendre l'initiative en dehors des structures fixes, le groupe de travail a cherché un équipement «mobile». Il s'est tourné vers la Banque alimentaire de France qui, forte d'une expérience en cuisinettes mobiles qui commença en 2006, a pu proposer une solution sur mesure : avec ses

petites dimensions, l'équipement trouve sa place dans des locaux d'association, des cours d'immeuble qui font une fête de quartier... tout événement qui répond à la mission «de faciliter l'organisation d'animations sur l'espace public, dans un souci de valorisation du lien social, de sensibilisation aux problématiques de l'alimentation et de transmission des savoir-faire».

Partage immédiat

Pour Émilie Malbec de l'Atelier Santé-Ville 18, la structure de la cuisine mobile en elle-même présente des avantages par rapport à une cuisine normale : «Ça crée un face-à-face autour de l'outil, ce qui permet de créer un premier lien. En plus l'outil attire de la curiosité, les gens veulent savoir ce que c'est ; ça déclenche d'emblée une convivialité, une curiosité...» Cette première étape franchie, les utilisateurs sont prêts à partager non seulement leurs connaissances ou questions culinaires, mais «les sens, les goûts, les souvenirs».

La Banque alimentaire étant experte en matière de cuisine mobile, le

projet du 18e «s'est inspiré de leur modèle, ainsi que de leur matériel», à savoir des livrets pédagogiques et des recettes qui peuvent servir lors de l'animation. Il est également possible d'avoir un accompagnement par le personnel de l'Atelier. Les thèmes d'un atelier cuisine peuvent être d'ordre pratique, par exemple découvrir des recettes pour un ingrédient peu connu, saisonnier ou se trouvant dans un panier alimentaire. Mais la principale utilisation prévue est sociale : faciliter l'insertion et créer des liens par les biais d'une activité commune et un repas partagé.

Le projet de la cuisine mobile est actuellement porté par l'association Le Petit Ney, qui organise elle-même des ateliers cuisine, sur place et ailleurs. Si les quartiers en politique de la ville Amiraux-Simplon, Porte de Montmartre/Porte de Clignancourt, la Chapelle et la Goutte d'Or sont les premiers ciblés par le projet de la cuisine mobile, toute association ou tout collectif du 18e peut l'emprunter gratuitement. La démarche à suivre est détaillée sur le site web du projet, <http://cuisinemobile.wordpress.com>.

Anne Bayley

Nous publions dans cette rubrique des annonces de réunions, d'expositions et manifestations, communiquées par des associations ou organismes divers.

Conseil d'arrondissement :

Pas de conseil en mai, prochain conseil lundi 3 juin

Conseils de quartier :

• **Amiraux-Simplon-Poissonniers**, jeudi 16 mai (19 h), 7 rue Championnet, thème : les rythmes scolaires.

• **Moskova-Porte Montmartre-Porte de Clignancourt**, mercredi 22 mai (19 h), 145 rue Belliard. Thème : Les soucis du quartier.

du 10 au 15 mai :

Printemps extra-solidaire

Place des Abbesses de 10H à 20 H. Les adultes handicapés de l'ESAT de Ménilmontant présentent leurs réalisations.

13 mai :

Un peintre à Bretonneau

Rencontre à l'hôpital Bretonneau à 15H avec l'artiste peintre Ninon Anger.

12 mai : Vide-greniers

boulevard Ney

Brocante organisée par Objectif 18ème à la Porte d'Aubervilliers, du 2 au 52 boulevard Ney.

25 mai : Fête du Jeu

De 14 H à 18 H 30, place Torcy, cour de la ludothèque SNCF, square Henry Sauvage et Mail et jardin Binet, avec le collectif Jeu dans le 18e.

25 mai :

Fête du square carpeaux

26 mai : Brocante Carnaval

Pour les petits et leurs parents de 17 à 18 H place Saint Bernard.

26 mai : Poteaux totems

place des Abbesses

Installation en musique sur les poteaux les totems décorés.

29 mai : Journée «Quartiers libres à l'université»

De 14H à 20H sur le campus Clignancourt, rue Francis de Croisset. Entrée libre. Information et inscription à pole.paris@afev.org avant le 26 mai.

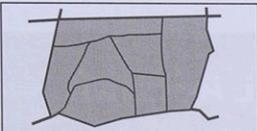
4, 11, 18 et 25 mai Visites

de quartier autour du Louxor

Avec Yanis Leperchois et Pierre Lepetit, organisées par Paris-Louxor avec les mairies du 9e, 10e et 18e. Gratuit / Places limitées / Inscription indispensable auprès de dominique.lemoine@paris.fr 01 53 41 14 82

10 et 29 mai : Démonstration de Glisse

l'EGP 18 organise des démonstrations de glisse urbaine de 14 H à 18 H le 10 mai à la Goutte d'Or au Centre Barbara et le 29 mai porte Montmartre sur le mail Huchard. ■



Quand Paris aide et fête ses kiosquiers

La crise de la presse menace un métier que la Ville s'efforce de soutenir

Les kiosques à journaux de Paris ont 150 ans. La Ville a décidé de célébrer cet anniversaire en mettant à l'honneur ses 340 kiosquiers les 20 et 21 avril. Organisée par la Mairie de Paris et MédiaKiosk, cette première édition de «Paris aime ses kiosques» s'est déroulée dans les vingt arrondissements de la capitale et a montré l'attachement des élus, des professionnels et du public à ces points de vente de presse dont le nombre ne cesse de diminuer ces dernières années.

C'est le 15 août 1857 que les premiers édicules de presse ont été inaugurés dans un Paris qui s'embourgeoise et que le baron Haussmann est en train de transformer profondément. Ces kiosques, qui au début mesurent 1,50 m de diamètre, sont de forme octogonale, en bois, avec des parois vitrées et un toit d'écaillés de zinc. Ils possèdent un éclairage au gaz. Ils remplacent les baraques des premiers marchands de journaux, bâtis de brique et de broc par les marchands eux-mêmes.

Lumineux et décoratifs

Le magazine mondain *L'Illustration* expliquait alors : «Ces échoppes disparates et sordides choquaient la vue. L'administration les tolérait avec peine et par un pur sentiment d'humanité. Mais leur dégradation devenait telle, leur saleté si repoussante, que tout faisait pressentir que ces taches aux embellissements dont la capitale était depuis longtemps le théâtre, ne pouvaient longtemps subsister.» La préfecture de police négocia la substitution et la concession de ces boutiques avec une entreprise privée. Résultat,

Le kiosquier de Château-Rouge : «Les travaux, c'est bien, mais...»



Nidal Saab est une personnalité du quartier. Il connaît son monde, sait à l'avance quels titres vont acheter ses clients fidèles, prend directement les sous nécessaires dans le portemonnaie que lui tend Madame Angèle, qui n'y voit plus très bien. Et il sourit à tous, bien que le métier soit dur : «debout quatorze heures par jour, j'ai fini par faire une phlébite. Maintenant quelqu'un m'aide un peu pour que je puisse au moins voir mes enfants quelques heures par semaine». Il sourit mais il n'a pas le moral. «La crise,

on la ressent depuis 2009-2010. Tenez, par exemple, à l'indicateur Bertrand là tout près, ils me prenaient 200 à 300 € de journaux par mois. C'est fini. Le Parisien s'est mis à vendre dans les boulangeries, les tabacs et c'est autant de moins pour nous». Mais le plus gros souci de Nidal Saab, ce sont les travaux. En 2005, pendant les grands travaux sur le boulevard Barbès, il est allé travailler ailleurs, mais à son retour, le chantier n'était pas terminé. Il a perdu des ventes, n'a pu honorer ses factures. Il voulait

que la mairie compense mais ne l'a toujours pas obtenu : «il faut reconnaître qu'elle fait du bon travail, la mairie, même s'ils m'ont mis mon kiosque dans le mauvais sens, tourné vers la piste cyclable et pas vers les piétons et que j'ai du payer un store moi-même. Il y a quand même moins de bruit et de pollution maintenant». Mais... il vient d'apprendre que pour rénover la station de métro Château-Rouge, il va falloir à nouveau éventrer le boulevard devant son kiosque !

MOF

L'installation des kiosques répond à la volonté des autorités de moderniser la ville, d'éclairer les rues et d'embellir le paysage urbain. Leur fonction esthétique est telle que tous les édicules existants sont remplacés dès 1859 par un modèle jugé plus gracieux et imposant. En 1892, 350 kiosques, concentrés dans les arrondissements centraux, sont en activité. Rapportant en moyenne une centaine de francs par mois, ils sont tenus par des veuves de fonctionnaire ou de militaire, placées par les autorités préfectorales pour leur assurer un revenu de subsistance.

Certaines kiosquières s'attachent à leur commerce jusqu'au dernier jour.

Le kiosque se fonde dans la vie quotidienne et l'animation boulevardière, il est devenu une institution parisienne. Un journaliste remarque à l'époque : «Avec leurs vitres multicolores, les kiosques à journaux jettent dans le décor parisien, surtout le soir, une note gaie et chatoyante qui continue à donner à nos boulevards leur physionomie si animée».

Victimes de la crise

Le kiosque est devenu le commerce principal où les lecteurs achètent leur journal, le lieu d'où partent les nouvelles et les rumeurs. À cette époque, les journaux sont la seule source d'information du public, mais les gens des milieux pauvres n'ont pas toujours les moyens de les acheter. Aussi des kiosquiers ont eu l'idée de louer les journaux, moyennant une somme modique, pour une lecture sur place. Les éditeurs se plaignent : c'est pour eux un manque à gagner. Dès 1889, des kiosquiers sont condamnés au motif que, dans les invendus qu'ils rendaient, on a trouvé des exemplaires «qui n'étaient plus à l'état de neuf», dont on soupçonnait donc qu'ils étaient passés dans de nombreuses mains. Des inspections sont mises en place. Les contrevenants sont révoqués par la préfecture de police. D'autres kiosquiers sont condamnés pour avoir abrité des paris et pronostics bien que cela leur soit interdit... En 1912, 399 kiosques quadrillent tous les arrondissements de Paris.

Puis, au fil du temps, la situation s'est dégradée : on ne comptait plus que 252 kiosquiers en 2005, fragilisés

d'après le même périodique : «La Compagnie des kiosques lumineux a donné aux marchands de journaux, en échange de ces espèces de chenils, un abri dans d'élégants pavillons octogonaux, cela gratuitement et l'éclairage par-dessus le marché. Les kiosques lumineux ont leurs parois en

vitrage, sur lesquelles sont peintes des annonces de formes et couleurs diverses. Le soir, ces petits pavillons transparents éclairent la voie publique et montrent, aussi bien que le jour, leurs affiches aux passants. C'est un enjolivement réel sur les boulevards.»

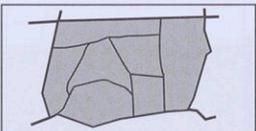
Le kiosquier des Abbesses : «Je manque de place»

Majed Chaik est arrivé l'été dernier, à la place des Abbesses, pour inaugurer et faire vivre le kiosque que tout le monde réclamait à cors et à cris depuis la fermeture de la librairie Mimogea. Il s'est trouvé particulièrement entouré le 18 avril dernier à l'occasion de la fête des 150 ans des kiosques de Paris. Dans le cadre du programme de rencontre autour des édicules, Eric Meyer, rédacteur en chef de la revue *Géo*, Catherine Laborde, marraine du kiosque et Didier Bréchar, délégué réseau des média-

kiosk, ont accueilli les habitants de Montmartre autour d'un duo de guitare à la «Django» et de petits fours et boissons. Mais ce kiosque tout neuf, tant attendu et très applaudi lors de son installation, semble à l'usage trop exigü pour le travail du kiosquier. Bon nombre de titres réclamés ne peuvent trouver place. Chaik piétine de 7 h à 20 h dans 2 m², sans chauffage, sans toilettes, «Totement coincé, ne pouvant proposer que ce que les éditeurs veulent bien me donner, le métier devient

difficile. Dommage, d'autant que la place des Abbesses est un lieu de passage vivant, agréable. Les ventes s'en ressentent : quasiment rien lundi et mardi, c'est à partir de mercredi, avec l'arrivée des hebdomadaires, que j'assure mon chiffre d'affaires», se désole-t-il. Lors de la fête, les habitants qui l'entouraient ont proposé une solution : supprimer la cabine téléphonique voisine maintenant quasiment inutilisée, pour agrandir le kiosque. Affaire à suivre...

M. C. et D. P.



La vie du 18e

par la crise de la presse. Mais avec l'aide de la Ville de Paris, leur nombre est remonté à 311 en 2007 et 340 aujourd'hui. Ils ont désormais le droit de vendre des souvenirs, des boissons, des confiseries. Prochainement ils pourront aussi proposer des produits dérivés de Vélib' et des articles estampillés «Raconte-moi Paris». Cette année, le Conseil de Paris a voté une aide exceptionnelle de 200 000 euros en leur faveur, leur redevance a été réduite. *Mediakiosk*, délégation de service public à Paris, est chargée de maintenir ce commerce de presse emblématique de la capitale, volonté relayée sur le terrain par la Commission professionnelle des kiosquiers.

La concurrence des quotidiens gratuits, de la presse en ligne et les grèves à répétition des livreurs de journaux impactent, en bout de chaîne, des commerçants à bout de souffle. La distribution de la presse est dominée par les ventes en kiosque, assurées principalement par deux entreprises de messagerie : *Presstalis*, principal acteur, et les *Messageries lyonnaises de presse (MLP)*. *Presstalis* gère 85%

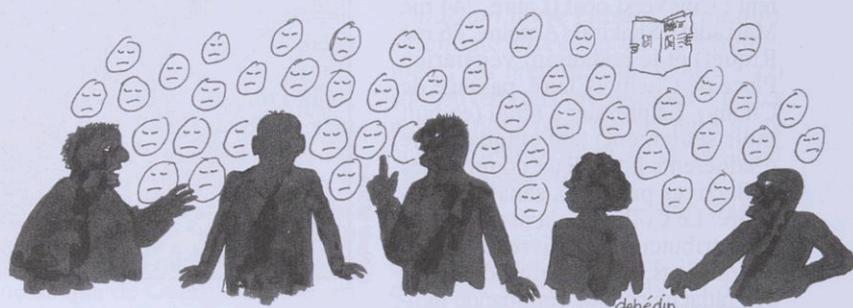
de la vente au numéro et 100 % des quotidiens nationaux. (L'entreprise est issue d'une société à responsabilité limitée, les *Nouvelles messageries de la presse parisienne [NMPP]* qui existait depuis 1947; le groupe majoritaire Hachette s'en est désengagé en 2011). Mais *Presstalis* a frôlé le dépôt de bilan et a présenté un plan de sauvetage prévoyant la suppression de 1 200 postes sur les 2 500 existants actuellement. D'où des dizaines de jours de grève en quelques mois.

Des discussions sont en cours sur l'avenir et la modernisation de la distribution de la presse. Certains kiosquiers signalent une chute de leur chiffre d'affaire de 50 % en 5 ans, tout en continuant à travailler six jours sur sept et douze heures par jour. Ils se plaignent aussi de ne pas pouvoir choisir les titres qu'ils vendent et déterminer pour chacun la quantité dont ils ont besoin. Résultat : 60 % d'invendus qui ne rapportent rien et coûtent en manutention et une rémunération trop faible qui menace l'avenir de la profession.

Noël Monier

Conseils de quartier : le changement c'est maintenant ?

Les conseils de quartier nouvelle formule ont débuté en février. La majorité des conseillers reste cependant prudente sur les réels changements à venir.



Le kiosquier de Jules-Joffrin : «Ça va de mal en pis»



© Bruno Lemesle

«Les affaires baissent depuis plusieurs années, mais depuis deux ans, c'est la dégringolade. Ainsi, je ne vends plus que soixante *Libération* au lieu de cent vingt, cent dix *Parisien* au lieu de deux cents et c'est comme ça pour tout.» Bernard Yves n'est pas optimiste pour l'avenir. «Les journaux eux mêmes nous savonnent la planche en créant des services de portage à domicile et des éditions sur le Net pour 12 ou 14 € par mois ! Par dessus le marché, les distributeurs de gratuits s'installent sous notre nez toute la matinée au lieu des deux heures légales. Ça nous gâche le moment qui devrait permettre nos meilleures ventes de la journée.» Le problème ici est qu'il n'y a qu'une seule entrée de métro, à quatre pas de son kiosque : «Ailleurs, les gratuits peu-

vent s'installer sur l'entrée la plus éloignée du kiosque, mais là, ça coïncide. Quant à *Presstalis*, ils continuent de nous imposer de prendre cinquante exemplaires de certains titres même quand on en vend trois alors qu'ils avaient promis de nous laisser la décision. Et je ne vous parle pas de leurs grèves à répétition.» Résultat : «Notre chiffre d'affaires a dégringolé alors qu'on continue d'ouvrir à deux pendant quatorze heures par jour, sept jours sur sept». Bernard Yves reconnaît que la Ville fait des efforts pour aider, mais ça ne suffit pas. «On a le droit de vendre des boissons fraîches mais où voulez-vous que je mette un frigo ? Moi, je vends surtout des cartes téléphoniques avec une très faible marge qui ne me laisse presque rien !» **MOF**

Après seulement une réunion, beaucoup de conseillers se montrent prudents sur la nouvelle formule des conseils de quartier. Lors de sa présentation, la salle des fêtes de la mairie du 18e était pleine. «*Quel est le point commun entre un aveugle et la démocratie locale : les deux progressent par tâtonnement.*» C'est ainsi qu'Hamou Bouakkaz, chargé de la démocratie locale et de la vie associative à la Mairie de Paris et lui-même aveugle, avait résumé l'enjeu de l'instauration des conseils de quartier. Jammes Nicolas, conseiller de quartier à Montmartre, souligne : «*Les anciens conseils généraient des frustrations, cette nouvelle formule peut débloquer des choses.*»

Désormais, l' élu référent, désigné par la Mairie, ne préside plus le conseil de quartier. Le titre de président disparaît au profit de celui de «coordinateur», qui est élu par l'équipe d'animation. Raymond Lansoy, depuis longtemps conseiller de quartier à Montmartre, revient sur ce changement : «*Nous avons élu notre coordinateur à l'unanimité. Si il y a une chose qui a changé, c'est d'avoir quelqu'un qui aura un rôle actif, de la rigueur, et qui va éviter qu'il ne se passe n'importe quoi. De plus, le coordinateur n'est pas envoyé "d'en haut". C'est un changement intéressant.*» Lors de la réunion de février, un adjoint au Maire, et ancien président de quartier, avait glissé discrètement à son voisin : «*Celui qui va être animateur de l'équipe, je le plains.*»

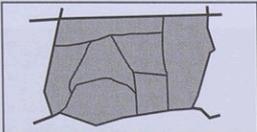
«*Cela demande du travail* » acquiesce Robert Weinberger. Déjà impliqué dans de nombreuses associations de l'arrondissement, il a été élu coordinateur du quartier Ami-

raux-Simplon-Poissonniers. Il relativise toutefois : «*Président, animateur, ce n'est qu'un titre. C'est une question d'homme. Notre élu référent (Michel Lacasse) est très impliqué. Il a toujours pris des décisions sages qui allaient dans le sens du bien commun. L'important c'est l'aide qu'on peut apporter aux autres.*»

Raymond Lansoy est moins optimiste, mais pas question pour autant de rater une réunion : «*Je ne me fais aucune illusion sur les résultats concrets.*» Il rappelle l'affaire de la pomme qui avait enflammé Montmartre. «*C'est comme le vote contre la sculpture en forme de pomme sur le boulevard de Clichy. Le vote unanime du conseil de quartier contre ce projet, cela n'a strictement servi à rien car la décision avait été déjà prise en haut lieu.*» Catherine Joly, élue du 18e chargée de la vitalité démocratique, déjà interpellée sur cette question lors de la réunion de février, avait rappelé que «*la démocratie participative et la démocratie représentative s'alimentent, échantonnent, mais ne sont pas les mêmes choses. Le rôle des élus est de prendre des décisions,* même si celles-ci vont à l'encontre des avis des conseils de quartier. Raymond renchérit : «*le seul résultat tangible, c'est l'installation de deux ruches à Montmartre.*» Il poursuit : «*J'ai toujours trouvé qu'on était dans le grand n'importe quoi. Mais j'y participe parce que ça m'amuse beaucoup, et cela me permet d'avoir des infos sur mon quartier.*»

Environnement, sécurité, transport, cultures, et bien d'autres questions attendent ces nouveaux conseils de quartier ouverts à tous.

Mathieu Le Floch



La vie du 18e

Jeunes agriculteurs cherchent alliés parisiens

Le Collectif percheron réunit dix-sept agriculteurs AB (viande, fromage, fruits, miel...). Ils se sont regroupés pour mutualiser leurs frais et proposer une large palette de produits et tissent des liens avec des groupes de «consomm'acteurs» de notre arrondissement. Trois groupes existent déjà dans le 18e (une vingtaine sur Paris), avec chacun un référent : UnisVersLocal (Laure, 244 rue Marcadet), Shakirai (Antoine, 76 rue Riquet) et le restaurant végétarien Place de Clichy (Claire, passage de Clichy). Le premier a réuni (en huit mois seulement) une cinquantaine d'adhérents pour deux commandes collectives par mois, sans intermédiaire. Le Collectif n'a ni revendeur ni distributeur, mais livre lui-même ses produits. Leur tournée de livraison rattache chaque commande individuelle à son groupe, mais ne se fait pas au domicile de chacun.

Ils sont jeunes, volontaires et solidaires. Pour moitié, ils ont repris l'exploitation familiale avec des critères nouveaux ; pour l'autre, ce sont des créations. Ils travaillent autour de Nogent-Le-Rotrou, dans le Perche ornais et dans le Pays d'Auge, fédérés autour de solidarités actives, de prêts de matériel avec l'implication de chacun, des liens amicaux et beaucoup d'huile de coude. Ils ne font pas de marge bénéficiaire : celle appliquée aux produits couvre juste les frais de transport, salaires, assurances... Pas d'actionnaire à rémunérer ni de budget pub.

Projet de résistance

Pour ceux qui voudraient constituer un groupe, l'endroit de livraison peut être un appartement, un local associatif ou autre, le mieux étant d'avoir un grand frigo à disposition.

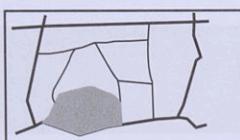
Comme ils le disent : «*Le Collectif est surtout un projet de résistance locale qui cherche des alliés à Paris, regroupant des petites exploitations agricoles, en majorité jeunes (la trentaine), tous attachés à l'écologie et à l'agriculture paysanne*».

Leurs atouts premiers sont dans la fraîcheur, le goût, la qualité et la fiabilité de leurs produits. Leur bilan carbone est très faible. Autant de raisons de faire ses courses autrement.

Répondant à des curiosités naturelles, ils organisent aussi aux beaux jours des visites de vergers, d'étables et de fermes.

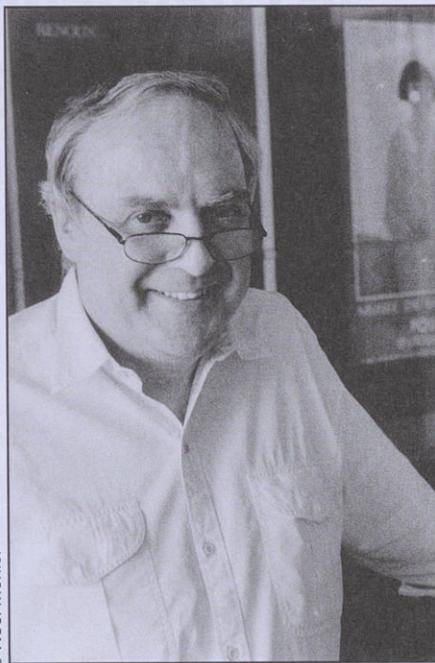
Robert Sebbag

Collectif percheron des producteurs fermiers, La Cour Croissant, 61340 Préaux-du-Perche, 06 84 51 92 01, collectifpercheron@gmail.com



Montmartre

André Roussard : une personnalité importante de la butte Montmartre disparaît



© Noël Monier

André Roussard, décédé le samedi 20 avril, avait été un des acteurs les plus engagés de la vie de Montmartre. Ces derniers mois, on ne le voyait plus, et la nouvelle de sa mort n'a surpris personne : on le savait très malade. Pour ma part, je me rappelle, lors de nos dernières entrevues, avoir été frappé par sa pâleur, sa maigreur, la lenteur de son élocution...

La première fois que j'ai lu son nom, c'était en bas d'un article paru dans le bulletin du Syndicat d'initiative de Montmartre, dont André Roussard était alors le président. *Le 18e du mois* venait de naître et l'article en question en rendait compte, d'une plume trempée dans le vinaigre.

C'était l'époque où des associations menaient bataille pour que les cars de touristes ne soient plus autorisés à cir-

culer dans les rues étroites de Butte. Nous les soutenions. Le Syndicat d'initiative au contraire défendait les autocars.

Il faut savoir que ce Syndicat d'initiative n'est pas un organisme officiel. C'est une association émanant des commerçants de la Butte, chargée de faire la promotion de Montmartre auprès des touristes et de défendre les intérêts des restaurants, hôtels, marchands de souvenirs, etc.

Les relations du *18e du mois* avec André Roussard s'étaient donc engagées sous de mauvais auspices. Nous étions en désaccord avec lui sur la plupart des questions concernant l'avenir de Montmartre. Et pourtant, lorsque je l'ai mieux connu, je me suis pris à avoir pour lui de l'estime, je l'aimais bien – et c'était réciproque, je crois.

J'aimais la courtoisie dont il savait faire preuve – et qui ne l'empêchait pas, le cas échéant, de prendre des positions avec une certaine virulence. Et ce qui nous a surtout rapprochés, c'était un commun intérêt pour l'histoire de Montmartre et pour l'art.

Chez Patachou

Professionnellement, André Roussard était le patron d'une galerie d'art, une des (trop rares) galeries à Montmartre qui faisaient réellement ce métier, c'est-à-dire qui suivaient la production d'artistes (vivants ou morts) qu'ils connaissaient bien. À ce titre, je lui rendais visite régulièrement – et nous parlions.

La galerie avait été créée en 1947,

tout en haut de la Butte, 7 rue du Mont-Cenis, par un oncle d'André Roussard, qui portait le même nom. Elle avait été reprise en 1963 par le neveu, notre André Roussard. Celui-ci acquit en 1971, tout près, 13 rue du Mont-Cenis, un local qui avait été le cabaret *Chez Patachou*, où Brassens avait chanté en public pour la première fois. La boutique du 7 est toujours une galerie, mai destinée aux touristes. La vraie galerie Roussard, où l'on pouvait voir les œuvres les plus intéressantes, se trouvait au 13, au fond d'un couloir.

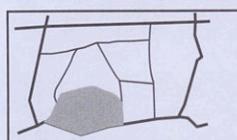
Une mine de documentation

André Roussard était le grand spécialiste du peintre Gen Paul, mort en 1975, qu'il avait bien connu. Je connaissais peu Gen Paul et j'avais vaguement tendance à le considérer comme un barbouilleur. André Roussard m'a fait découvrir quelques toiles expressionnistes de grande envolée, qui prouvaient qu'à ses meilleures périodes Gen Paul était vraiment un grand artiste.

On trouvait aussi chez lui nombre de belles gravures des années 1900 sur Montmartre, à commencer par les œuvres d'Eugène Delâtre, et des expositions de très bons peintres contemporains, tels Pierre Gougerot, Marko Stupar...

Il était l'auteur de monographies de Modigliani, de Gen Paul, et de dictionnaires qui constituent une irremplaçable mine de documentation : le *Dictionnaire des peintres à Montmartre*, le *Dictionnaire des lieux à Montmartre*, et *Les Montmartrois*.

Noël Monier



Grandes Carrières

L'esprit de Brassens au Caveau des artistes

Le Caveau des Artistes, grâce au goût et à la sagacité de Régine, accueille de jeunes artistes prometteurs. Le jeudi 23 mai, à 21 heures, Sam et Yan interpréteront une vingtaine de chansons de Georges Brassens, et pas que les plus connues. Nés après que le bon moustachu eut cassé sa pipe, ils ne vibrent d'aucune nostalgie, mais font vivre la richesse humaniste, libertaire, musicale et littéraire de son œuvre. Des musiciens invités prolongeront la soirée. La bière est à 2,50 euros et l'entrée à 5 euros.

R.S.

108 bd de Rochechouart.

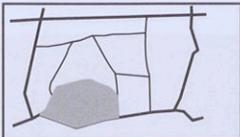
La lutte des places au cinéma Pathé Wepler

Depuis quelques mois, le cinéma Pathé Wepler, place de Clichy, a inauguré une nouvelle salle. Équipée des dernières technologies d'image et de sons, elle a surtout la caractéristique de proposer des places à des tarifs différents, suivant l'emplacement et le confort de ses sièges. Le 11 février, dernier Ian Brossat et le groupe communiste et élu du Parti de Gauche au conseil de Paris s'insurgeaient contre «*le retour d'une "première classe" disparue depuis plus de trente ans dans les salles françaises*». Pour deux ou trois euros de plus

que le ticket de cinéma classique, vous avez accès à des places plus larges, ou des places duo (identiques à celles qui existent sans supplément au MK2 Bibliothèque).

Un «cinéma à deux vitesses», reflet d'une société à deux vitesses. Mais cette fois, pour une somme modique, tout un chacun peut tester, avec un plaisir trouble, la différence de classes du point de vue des privilégiés. Le Pathé Wepler nous offre ainsi un voyage sociologique au pays de la lutte des classes !

MLF



Un printemps franco-géorgien à Montmartre

Enrichissement culturel du 18 au 26 mai. Au programme : une exposition, un concert, des auteurs, un tournoi d'échec...

Le centre franco-géorgien Lazi organise fin mai, à Montmartre, une série d'événements, le Printemps franco-géorgien. Au programme : une exposition dans la salle de l'église Saint-Pierre pendant une semaine à partir du 18 mai, avec plusieurs soirées et des rencontres avec auteurs et historiens franco-géorgiens. Un des clous de ce Printemps : un tournoi d'échecs avec Nona Gaprindashvili (cinq fois championne du monde). Ceux et celles qui souhaiteraient participer au tournoi sont invités à s'inscrire en contactant le centre (coordonnées ci-dessous).

Le concert de clôture résonnera dans les arènes de Montmartre, le 26 mai. En première partie du concert, les enfants et adultes des cours de chants polyphoniques se présenteront, suivis d'un chanteur venu de Géorgie et accompagné par les musiciens du centre Lazi.

Avec comme partenaires la mairie du 18e, le ministère de la Culture de Géorgie et l'ambassade de Géorgie en France, le centre Lazi se fait une place sur la scène locale et européenne avec ce Printemps franco-géorgien. Le ministre de la Culture géorgien Gouram Odisharia viendra à Paris pour participer à la rencontre des écrivains le 19 mai. Il faut savoir que, selon Dachi Chaganava, directeur de développement du centre, «la butte Montmartre est un mont Olympe pour les peintres et artistes géorgiens», depuis le temps où le grand peintre géorgien Lado Goudiashvili a côtoyé Picasso et Modigliani.

Le centre Lazi

Ce mois-ci donc, les habitants du 18e auront la possibilité de découvrir la culture et l'hospitalité du peuple géorgien, ici, dans le 18e. Le centre culturel géorgien Lazi a été fondé en

2009 dans le 18e arrondissement, nous en avons parlé dans notre numéro de janvier 2011. Le centre organise des cours de français pour les Géorgiens arrivés récemment sur le territoire, ainsi que des cours de géorgien pour les francophones. Des cours de danse et de chants polyphoniques sont proposés, pour enfants ou pour adultes, à la cite Traeger, au centre Barbara ou au centre Pajol. En tout 22 h de cours par semaine avec plus de 120 participants. Environ la moitié des participants sont du 18e. Selon Dachi Chaganava, il n'y a pas de «quartier géorgien» sur Paris mais, grâce au centre Lazi, «on a de fortes racines dans le 18e, donc tous les Géorgiens viennent ici».

Si beaucoup des participants aux cours et événements sont d'origine géorgienne, il y a maintenant plus de Français que de Géorgiens dans les cours de chants polyphoniques. Ce

qui est tout à fait en accord avec le but de l'association, à savoir d'aider les immigrés géorgiens à s'assimiler dans la société française et à se construire un avenir en France, sans perdre leur lien avec la Géorgie. Quant aux événements culturels organisés par le centre, ou ceux auxquels ils participent comme par exemple la fête des Vendanges, il ne s'agit «pas de faire une publicité pour la Géorgie, mais d'enrichir la société française en apportant notre culture.» Toujours selon leur directeur de développement, les membres du centre Lazi sont ouverts aux propositions d'autres associations pour participer à toute activité leur permettant de partager cette richesse culturelle.

Anne Bayley

□ Information, inscription au tournoi d'échecs: lazicentre@yahoo.fr ou 09 54 22 74 26 et 06 73 79 03 22

Un homme rare et généreux : Yin le sage a quitté ses amis

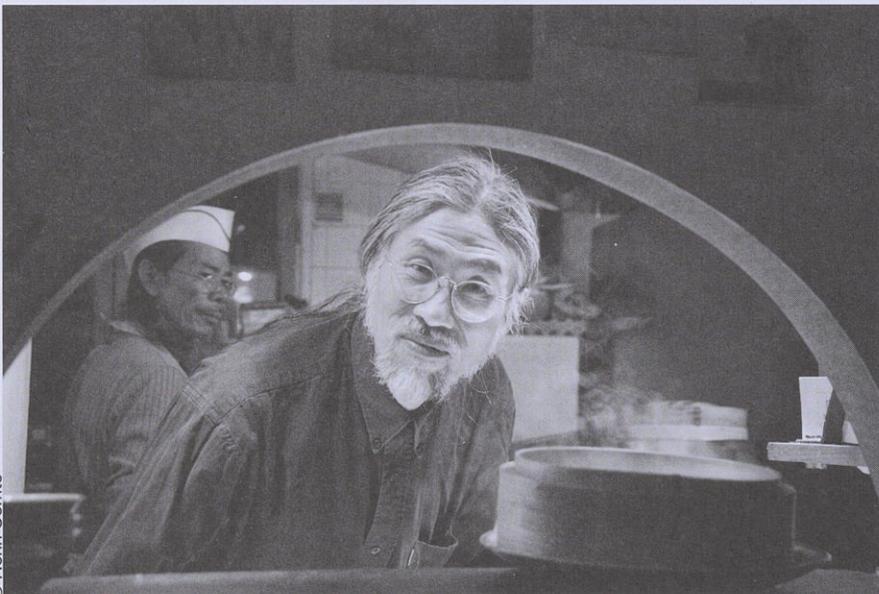
Cet homme serein avait le goût du contact et du dialogue.

Montmartre est orphelin d'une de ses figures du quartier : Yin, nous a quittés le 9 avril, emporté par une maladie fulgurante. Yin tenait un restaurant au 6 rue Lamarck, *Chez Yin*, où il offrait également à des amis artistes l'opportunité d'exposer peintures ou photos. Mais on le croisait aussi souvent dans le quartier (il vivait rue Pierre-Picard), son vieux sac de randonnée sur le dos, accompagné de sa chienne Bilbo.

Originaire de Hong Kong, Yin avait d'abord passé dix ans à sillonner l'Europe comme saisonnier agricole et viticole, puis avait ouvert un resto dans le 9e et fait un crochet par Bordeaux, avant de poser ses valises à Montmartre. En 1991, il a ouvert, avec sa femme d'alors, Judy, cet endroit chaleureux où l'on se sentait tellement bien, où les nems côtoyaient des notes de blues et des bouteilles-bougeoirs aux coulis de cires multicolores.

Un homme rare

Judy est repartie vivre en Chine depuis mais, signe d'une belle amitié qui n'a jamais cessé, a tenu à refaire le voyage pour rendre un dernier hommage à cet homme rare dont le plus beau cadeau était sa générosité. «Mon plus beau souvenir de Yin, c'est quand



© Henri Comte

il a prêté son resto aux copains qui voulaient m'offrir une fête pour ma retraite. Il avait tout de suite répondu présent», raconte Élyette, une amie qui a tenu le café *Au rêve*, rue Caulaincourt, pendant plus de quarante ans.

Yin était aussi apprécié pour son extraordinaire goût du contact et du dialogue. «Yin savait écouter, rester silencieux mais aussi engager la conversation, avec n'importe qui ; il avait tant de choses à raconter et à

dire», se souvient Rémi, un habitué de longue date du lieu. «Sa vie à Hong Kong, son arrivée en France, son quotidien ici sur la Butte, ses lectures, ses goûts musicaux, dont Jimi Hendrix qu'il citait un jour : knowledge speaks, but wisdom listens. *Que représentait Yin pour moi ? Pour moi, Yin était un sage.*»

Toujours le sourire, il ne se prenait pas la tête, sa sérénité était contagieuse – les phrases que je l'ai entendu dire le

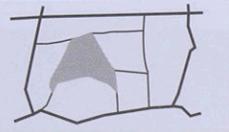
plus souvent étaient : «*Mais bien sûr !*» et «*Pas de problème !*». C'est aussi le souvenir que laisse Yin chez Jean-Marie, l'un des serveurs, qui a adopté Bilbo : «*On dit souvent que les chiens sont à l'image de leur maître. Et ben, elle, elle est cool !*»

Son bonheur : sa fille

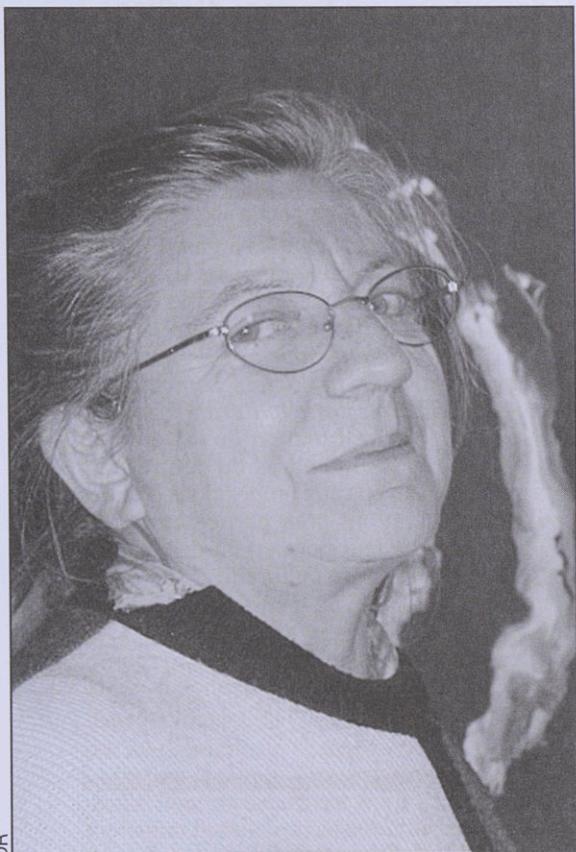
Le plus grand amour de Yin était sa fille Anaïs, qu'il avait été si heureux de voir à nouveau plus souvent, quand elle est venue faire ses études à Londres, après son lycée à Hong Kong où elle avait rejoint Judy, sa maman. Rien de plus précieux que le temps passé avec sa fille : «*Au début, j'ouvrais le dimanche et fermais le lundi*», m'a-t-il expliqué un jour. «*Puis, je me suis dit que c'était bête, car c'est le dimanche qu'Anaïs n'est pas à l'école. Alors maintenant, je ferme le dimanche et j'ouvre le lundi.*» Un amour réciproque, qu'Anaïs a su résumer en quelques mots lorsqu'elle a dû lui dire adieu : «*Papa, c'était l'homme de ma vie.*»

Yin faisait tellement partie de la nôtre aussi – notre vie personnelle, et celle du quartier. Notre seule consolation : même s'il n'est plus présent physiquement, Yin restera avec nous à Montmartre.

Angela Gosmann



Elle pique, elle peint et... elle se fait piquer !



DR

Christiane Jouan

« **C**hriste-Marine, c'est le nom d'artiste que je me suis choisi », explique Christiane Jouan, infirmière et peintre de 62 ans, dont le cabinet libéral et l'atelier de peinture sont installés en un même local au 53 de la rue du Mont-Cenis, depuis quatorze ans. « Je voulais un pseudonyme qui rappelle la racine de mon prénom et la criste-marine est une plante très résistante qui pousse sur les falaises et les rochers du bord de mer. Cette qualité de résistance, j'ai dû, moi aussi, parfois en faire preuve au cours de ma vie ! »

« Je suis attirée par la peinture et le dessin depuis l'école primaire, raconte-t-elle. Mais infirmière, c'est ma profession et peintre, c'est mon moment de loisir, d'évasion, de plaisir, en fait, ce sont deux passions dont j'ai simultanément besoin. Lorsque j'exerce mon métier d'infirmière, je peux nourrir mon besoin de contacts humains, mon souci d'aider les autres et, grâce à mon activité de peintre, je peux m'exprimer. »

De la ferme à l'infirmerie

Née en Loir-et-Cher, Christiane a grandi dans un milieu agricole. « Mon univers, c'était vœux, vaches, cochons, couvées comme dans la fable de Jean de La Fontaine », continue-t-elle avec une pointe d'humour. A quatorze ans, elle quitte la ferme familiale et l'école pour exercer un petit boulot dans la

restauration. Puis, par l'intermédiaire de l'association Aide à domicile en Milieu Rural, elle obtient un diplôme de travailleuse familiale pour soutenir les familles en difficulté éducative ou sanitaire. Elle fait ensuite fonction d'aide-soignante pendant plusieurs mois et décide de suivre des cours du soir pour préparer le concours d'entrée à l'école d'infirmière. Une fois le concours réussi, elle intègre la formation en soins infirmiers au lycée Rabelais, situé à la Porte de Clignancourt.

L'arrondissement des peintres

« Je travaillais en qualité d'infirmière intérimaire pour un hôpital mais, suite à un problème de santé, ma mission n'a pas été renouvelée. Progressivement, l'idée de m'installer à mon compte s'est imposée. Après deux visites infructueuses, j'ai élu ce local », explique-t-elle. Et, lorsqu'on lui demande pourquoi elle a choisi de s'établir

professionnellement et personnellement dans le 18^e arrondissement, elle répond comme une évidence : « Pour la place du Tertre, qui m'a toujours aimantée. Normal, c'est la place des peintres ! » Elle habite l'arrondissement depuis 1984 et apprécie particulièrement le mélange de cultures qui y règne. C'est aussi pour ça qu'elle a travaillé pendant neuf ans du côté de la Goutte d'Or. Néanmoins, elle regrette que la saleté empire avec l'interdiction de fumer dans les lieux publics, « car les gens n'ont plus de respect, ils viennent avec leur cigarette et leur verre de vin sur les trottoirs et laissent des mégots partout ! »

Seringue et Pinceau

« C'est par boutade que j'ai appelé mon cabinet Seringue et Pinceau. Je n'ai pas eu peur d'être considérée comme une infirmière pas sérieuse », affirme-t-elle. Elle déclare, d'ailleurs, que ses patients, de tous les âges et de tous les milieux sociaux, aiment beaucoup le fait que son cabinet soit aussi un atelier de peinture. Cela les détend et leur permet de penser à autre chose qu'à leur maladie ou leur blessure. « Je suis présente à mon cabinet de 9 h30 à 12 h. Sinon je suis à l'extérieur ou je travaille sur rendez-vous, précise-t-elle. Et, quand l'envie de peindre me prend, si j'en ai le temps, je peins, souvent à l'instinct. Je ne cherche pas à exprimer quelque chose de précis, je fais de la

peinture non figurative, chacun voit ce qu'il veut sur mes toiles. Ce que j'aime aussi dans la peinture, c'est le jeu des couleurs, surtout avec le bleu, ma couleur préférée. On peut aussi dire que je suis une peintre coloriste. » Elle ne commercialise pas encore ses toiles et se contente, pour l'instant, de les donner à des amis ou de les exposer, notamment, dans le local de l'Union de la vie associative (UVA) de la rue Duc.

Amoureuse des abeilles et de la poésie

« Je pique, je peins et je me fais piquer, aime-t-elle à dire pour souligner qu'elle s'occupe aussi des ruches de la rue Gabrielle dans le cadre de l'Association de défense de Montmartre (ADDM). Lorsque j'avais une dizaine d'années, un apiculteur avait installé des ruches sur la ferme, j'adorais déjà tourner la manivelle qui permettait d'extraire le miel », se souvient-elle. En arrivant à Paris, elle a donc eu envie de se remettre aux ruches mais sans savoir comment... jusqu'au jour où elle est

venue par hasard à un conseil de quartier de Montmartre. L'ADDM y lançait appel à candidatures pour former des gens souhaitant s'occuper des ruches. « Quelle incroyable opportunité ! Le travail est phénoménal mais il est toujours passionnant de voir comment les abeilles savent s'organiser. Elles font preuve, à leur manière, d'une réelle intelligence. » Amatrice de beaux textes, Christiane fait aussi partie de l'association de poésie, au nom de circonstance, La Ruche des arts. Pude, elle ne les déclame pas encore en public.

Femme désireuse de rencontres, de partage et de bien-être, Christiane conclut : « Je peins pour me faire plaisir et faire plaisir aux autres. Je suis infirmière parce qu'au-delà de l'acte de soin, il y a une entraide, une véritable interaction entre moi et les patients. Et si j'aime les abeilles c'est aussi parce que... déguster du miel sur une tranche de pain frais accompagnée d'une petite couche de crème fraîche... oh ! ... quel bonheur ! »

Annick Amar

Au cœur du 18^e,
un imprimeur près de chez vous !



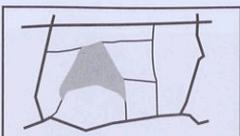
IMPRESSION TRADITIONNELLE & NUMÉRIQUE
COULEUR & NOIR/BLANC - MAC & PC

IMPRIMERIE
Brochures, livrets, chemises, plaquettes,
liasses, autocopiantes, têtes de lettre,
affiches, etc.

REPROGRAPHIE
Manuels techniques, dossiers de presse,
lettres d'informations, manuels de formation,
thèses, mémoires, etc.

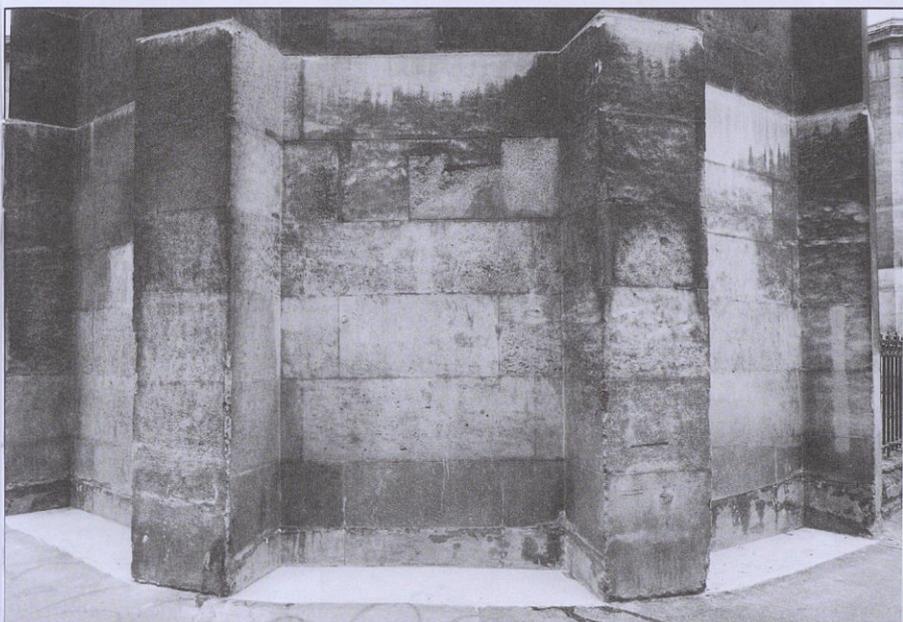
PROMOPRINT imprimerie - reprographie

79 rue Marcadet 75018 Paris • Tél : 01 53 41 62 00 • Fax : 01 53 41 62 02
contact@promoprint.fr • www.promoprint.fr



Notre-Dame-de-Clignancourt : un aménagement qui chasse les SDF

Les sans domicile fixe qui dormaient à l'arrière de l'église Notre-Dame-de-Clignancourt ont perdu leur abri.



© Davide Del Giudice

Au dos de l'église sur le sol, les rectangles fraîchement maçonnés ont remplacé les banquettes surélevées.

La mairie a fait enlever, début mars, les trois larges rebords situés à l'arrière de l'église Notre-Dame-de-Clignancourt. Des sans domicile fixe y dormaient depuis des années, un peu protégés de

l'humidité sur ces banquettes surélevées et abrités du vent par les murets qui les bordaient. Des riverains se plaignaient de nuisances. A la mairie, on reconnaît en coulisses une mesure d'éviction des SDF mais

on se réfugie derrière des besoins d'aménagement.

Un «sujet sensible». C'est Félix Beppo, l'adjoint au maire chargé de l'espace public, qui le dit. Comment répondre aux habitants et commerçants de la petite rue Aimé-Lavy qui se plaignaient de nuisances provoquées par les sans-abri ? La mairie a tranché en se rangeant derrière des impératifs d'aménagement de la rue et de l'église : réfection de la façade et de l'espace de stationnement pour les deux-roues, situé côté Mont-Cenis, facilitation du passage des bus... La version officielle est donc : «Les aménagements autour de l'église sont des aménagements d'embellissement et de rationalisation de l'espace public».

«Fronde» des riverains

Mais l'élu reconnaît que l'équipe municipale a cédé face à la «fronde» d'associations locales et de riverains. «Nous ne pouvions pas ne pas répondre à l'attente des riverains, insiste-t-il, tout en soulignant qu'il a tout fait pour traiter humainement le sujet».

Avant l'aménagement, les agents de propreté avaient pour consigne de nettoyer l'endroit sans pour autant jeter les affaires personnelles des SDF. Didier Vallet, directeur de cabinet du maire, évoque également ces «problèmes de propreté et de personnes agressives» pour justifier la décision municipale de mettre fin au «camping permanent».

L'église pas concernée

La direction du patrimoine et de l'architecture a donc donné le feu vert pour qu'on retouche le monument, inauguré en 1863 et qui fêtera en fin d'année ses 150 ans. Nul besoin d'un accord avec la curie : «L'église appartient à la mairie, nous n'avons pas à donner notre avis», souligne Jean-Luc Michaud, un des quatre prêtres de la paroisse. Selon lui, la mairie a toutefois pris soin d'invoquer un autre motif aux paroissiens : «Il n'y avait pas de banquettes sur les plans d'origine» de 1863, ce qui justifiait une modification architecturale pour revenir au bâtiment initial. Un peu gros.

Pierrick Yvon

Un ciné-club pour aveugles ou sourds à la Maison verte

Sous-titres, description orale et langue des signes pour le plaisir de tous.

Un ciné-club «inclusif», c'est-à-dire ouvert à tous, y compris mal ou non entendants ainsi que mal ou non voyants, s'est installé à la Maison verte. Affilié à la fédération *Inter Films*, le ciné-club présente des films sous-titrés et audio-décrits. C'est à dire qu'ils sont commentés oralement pour les personnes aveugles. Quant au sous-titrage, il est de couleurs différentes pour les voix de personnes visibles, pour les personnages hors écran, pour les bruits, pour la musique, pour la voix du narrateur, etc. Les personnes valides sont, bien sûr, accueillies dans la salle, accessible par ailleurs aux fauteuils roulants. Elle est donc aussi accessible aux personnes âgées ayant des problèmes de mobilité, de vue ou d'audition.

Les chiens guides d'aveugle sont les bienvenus. Après chaque séance, il y a un débat avec le concours d'interprètes en langue des signes. La

première séance a eu lieu dimanche 16 décembre 2012 à 16 h. On y a projeté *Intouchables* et le débat s'est déroulé avec la participation du comédien François Cluzet. Puis on a projeté *Les 400 coups*. Les projections sont prévues tous les deuxièmes dimanches de chaque mois, toujours à 16 h.

Toute l'équipe du ciné-club inclusif était présente le dimanche 14 avril pour la projection du film «*Entre les murs*» de Laurent Cantet, Palme d'Or du festival de Cannes 2008. La vie d'une classe de quatrième dans un collège difficile. Un beau moment de vie et de cinéma. Le débat après la séance a eu lieu en présence d'une journaliste qui avait fait un reportage autour des élèves du film.

Créer du lien

L'objectif du cinéma inclusif de la Maison Verte est de resocialiser les personnes handicapées afin que,

par exemple, les personnes aveugles ne se retrouvent pas qu'avec d'autres aveugles. Tout le monde entend l'audio-description et les spectateurs voyants du quartier témoignent de leur satisfaction.

C'est le premier ciné-club de ce type en France. Pour attirer les spectateurs, les animateurs ont distribué de nombreux questionnaires aux habitants du quartier et aux associations de handicapés. Des fidèles sont apparus, parmi lesquels la directrice d'une maison de retraite de la rue Caulaincourt qui amène elle-même ses patients, malvoyants ou plus ou moins sourds. Ce sont des personnes qui n'allaient plus du tout au cinéma et qui sont ravies. Lors de la première séance il y avait deux tiers de handicapés. «C'est la deuxième fois que je viens», indique un aveugle. *Pour moi cette audio-vision change la projection du tout au tout. Cela me permet d'appréhender complètement le*

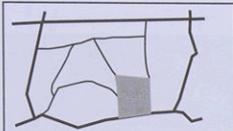
film, je peux suivre l'histoire, le contexte, et même les décors.» Les commentateurs font un métier à part. Il y a, à l'université, une chaire d'audio-description, et l'on peut acheter maintenant des DVD de films audio-décrits. On peut même les emprunter à l'association Valentin Haüy.

La directrice de la maison de retraite, voyante elle, précise que «l'audio-description demande une petite adaptation qui dure quelques minutes, et ensuite cela ne gêne pas. Mais les dames que j'amène viennent surtout pour retrouver un lien social.»

Claude Polak

□ Ciné-club inclusif de la Maison verte, 127 rue Marcadet 75018 Paris.

Tarifs : 5 euros pour l'adhésion au ciné-club lors de la première séance et 3 euros à chaque séance par la suite. Plus d'informations sur le site : blog.lamaisonverte.org cineclubinclusif@gmail.com



Troc vert : échangez plantes, graines et savoir-faire

Le Troc vert de Montreuil a fait une bouture dans le 18e. Il aura lieu le dimanche 26 mai à Château-Rouge.

« **U**n troc vert, qu'est-ce que c'est ? Vous arrivez avec des graines, des boutures, des plantes, des pots, des jardinières, des livres de jardinage ou d'horticulture et vous les échangez avec d'autres personnes », résume Caroline Turquet du collectif (Culture)s (Urbaine)s. Mais attention, tient-elle à préciser, troquer c'est troquer, donc aucune transaction financière n'intervient dans cette démarche.

L'édition 2013 aura lieu le dimanche 26 mai de 10 h à 19 h, dans le triangle qui voit converger les rues Poulet, Doudeauville et des Poissonniers non loin du métro Château-Rouge. Au programme, échange de plantes mais aussi présence d'experts du jardinage pour répondre aux questions des néophytes et des plus expérimentés. Pour agrémenter le tout, une buvette (le seul stand payant), une fanfare et une exposition de chaussures plantées. Godillots du grand-père, ballerine de votre chérie, chaussures du petit dernier peuvent être ainsi recyclés. Prendre n'importe quelle chaussure abimée ou trop petite, y mettre des graines les laisser germer, patienter quelques temps et regarder les semis jaillir de la chaussure.

En 2012 déjà

Cet événement est une bouture du Troc vert de Montreuil qui existe depuis plus de dix ans. Caroline Turquet y est au fil des ans devenue une habituée et revenait avec un panier rempli de plantes et de graines. « Je faisais mon balcon comme ça », sourit-elle. Et puis a germé l'envie de transplanter l'expérience à côté de chez elle.

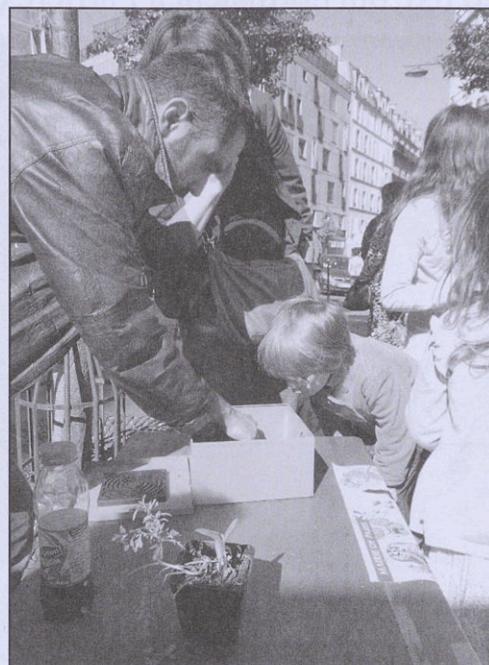
« En discutant avec Yann Monnel, un des fondateurs du Troc vert de Montreuil, je lui ai demandé, "vous voudriez pas en faire un sur Paris ? ", il m'a dit non, nous on est sur Montreuil mais vas-y toi et on t'aidera. »

Puis Caroline a rencontré Jacky Libaud, le guide conférencier de Balades aux jardins. Ils fondent le collectif végétalisant (Culture)s (Urbaine)s. Une première édition du Troc vert est lancée en 2012. Une cinquantaine de personnes a répondu à l'appel. « Avec mes enfants, nous avions fait des semis dans coquilles d'œuf », se souvient Caroline. J'ai même un copain qui est venu avec une plante en train de mourir. Elle a été sauvée par le rédacteur en chef de Rustica (un hebdomadaire spécialisé dans le jardinage, installé rue Moussorgski à La Chapelle). Il était là en tant qu'expert. »

D'autres avaient répondu présent :



© (Culture)s (Urbaine)s



Quelques plants contre des sachets de graine, des petits trucs de jardinage pour se débarrasser en douceur des parasites ou requinquer un rosier mal en point : on fête ainsi le printemps au Troc vert. Ici photo de l'édition 2012 à l'angle des rues des Poissonniers, Doudeauville et Poulet.

des représentants de jardins partagés comme Beaudélie, la Goutte Verte, les jardins du Ruisseau ou Écobox. « L'association Prends en de la graine nous avait donné un petit stock de graines à distribuer. » Des filles de Acteurs du Paris durable sont venues avec une christophine (une cucurbitacée qui pousse sous les tropiques) et des plantes bizarres. Une habitante du quartier avec 100 pieds de tomates. La mayonnaise a pris et certains troqueurs se sont déplacés du 14e et du 15e arrondissement et même de banlieue.

Sortir du jardin

Pourquoi choisir la rue plutôt qu'un jardin pour cette manifestation ? « Nous n'avons pas choisi un jardin parce que ce que je trouvais génial à Montreuil,

et c'est encore plus fort à Château-Rouge, c'est que les gens qui passent par hasard s'arrêtent et posent des questions. Dans un jardin, tu y vas exprès et de toute façon les plantes sont dans les jardins. Le fait de les sortir des lieux où elles se trouvent habituellement crée un moment particulier. » Mettre les plantes dans la rue génère beaucoup plus d'échanges et d'interrogations de la part des visiteurs et notamment de la part de ceux qui a priori ne jardinent pas.

Cette pointe au carrefour de trois rues, constate Jacky Libaud, est très intéressante parce qu'elle est très passante. « Nous nous y sommes intégrés comme s'intègrent les marchands de cacahuètes ou de safou. L'année dernière, nous avons retourné des papiers africains et nous donnions des

plantes. Ce n'était pas perturbant pour les gens dans le sens où ils passaient là tout le temps mais, ce jour-là, il y avait juste une animation différente. »

Parmi les partenaires de l'édition 2013 : des jardins partagés comme Écobox, le Jardin de la cour d'en bas (situé dans la cité Montmartre aux artistes), la Goutte Verte, Beaudélie, les Jardins du ruisseau, et des associations comme Vergers Urbains, Graine de jardins, Balade aux jardins, Quartier en transition, Brin de paille (permaculture), et l'Institut des cultures d'Islam. Tous présenteront leur projet aux visiteurs et troqueurs afin qu'au-delà des plantes puissent s'échanger savoirs et savoir-faire.

Nadia Djabali

collectifculturesurbaines.wordpress.com

Micmac administratif

« Jacky et moi sommes le collectif (Culture)s (Urbaine)s, nous ne sommes pas une association. » nous dit Caroline Turquet. Cela signifie qu'elle et Jacky Libaud se sont associés pour monter des projets, mais n'ont pas souhaité créer une structure juridique comme une association.

Or faire jaillir de terre un Troc vert, surtout quand on est de simples citoyens, n'est pas aisé à Paris. « L'administration s'adresse à nous comme si nous étions une grosse structure avec quinze salariés alors que nous sommes deux et que nous avons nos activités professionnelles à assurer. »

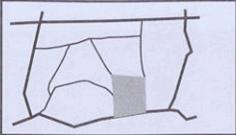
Il faut demander des autorisations un peu partout : au service du protocole de la mairie centrale (pour le cas où un événement serait déjà prévu dans la même rue et à la même date), à la préfecture de police, à la mairie du 18e, et au commissariat central du 18e. « C'est un véritable micmac alors que nous proposons une animation. Nous ne demandons pas d'argent, nous avons juste besoin de bonnes volontés. »

Au départ, (Culture)s (Urbaine)s a voulu faire comme à Montreuil : bloquer une rue le temps du troc. Le collectif avait jeté son dévolu sur la rue Léon, entre la rue Doudeauville et la rue d'Oran (en face du LMP). Cela ne gênait pas la circulation, c'était un dimanche. « Cela ne me sem-

blait pas dingue. De l'autre côté du boulevard, des brocantes sont organisées, les rues sont bloquées et cela ne gêne personne. » Apparemment, à Château-Rouge cela pose problème. La préfecture a refusé la demande concernant la rue Léon.

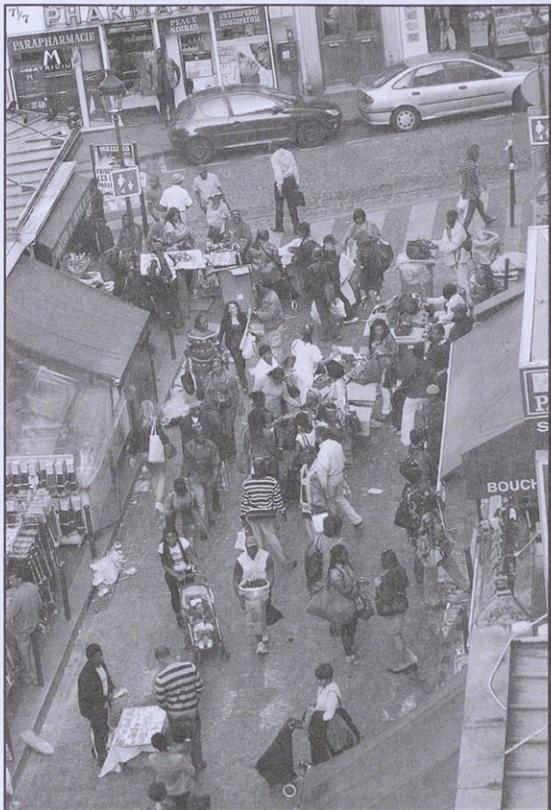
Jacky Libaud et Caroline Turquet ont par ailleurs souhaité poser une jardinière rue Ernestine, au pied de leur immeuble qui pour l'instant sert de dépôt d'ordures et d'objets divers... « Pour poser cette jardinière, nous devons nous constituer en association et signer une convention avec la direction des Espaces verts. » Comme ils n'ont pas envie de créer cette association, l'installation de cette jardinière semble compromise.

N.D.



ZSP Goutte d'Or : ce qui change... ou pas

La Goutte d'Or est en zone de sécurité prioritaire depuis maintenant huit mois. Pour quels résultats ? Nous avons interrogé des habitants et des commerçants.



Rue Dejean : les commerçants occupent les trottoirs, les petits vendeurs la chaussée. Tant pis pour les piétons.

trier dans l'immeuble. En plus la rue est tout le temps crasseuse. Il y a quand même encore beaucoup à faire», ajoute-t-elle : son fils de 14 ans vient d'être agressé en plein après-midi boulevard Barbès. Toute une bande l'a jeté sur à terre. Il n'a du son salut qu'à l'intervention d'adultes.

Noëlle, qui travaille rue Laghouat, apprécie la présence policière : «Il faut que les fauteurs de troubles sachent qu'ils n'imposent pas leur loi. Certes les mêmes groupes de jeunes stationnent toujours au coin de la rue, mais j'ai vu des policiers arrêter des trafiquants de drogue». Elle fait quand même très attention. «Je ne traverse jamais le square Léon, y compris quand un car de police stationne devant. Et

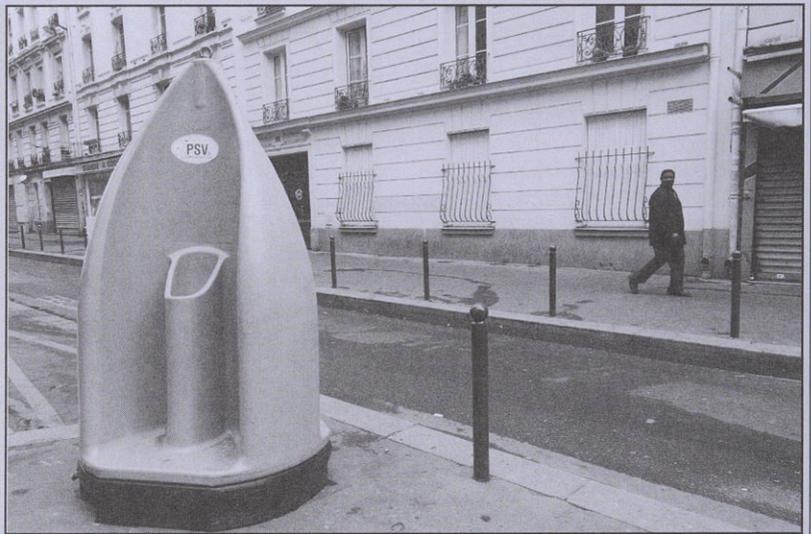
les jeunes que je connais dans le quartier préfèrent tous faire un détour».

Moins de vols...

Autour du carrefour Léon-Myrha, on reconnaît que le coin est un petit peu plus calme. «Cela fait quelque temps que je n'ai pas vu passer devant la boutique des gens courant après un voleur de portable, note Michel, le caviste de la rue Myrha. Mais même si la présence policière est nettement plus marquée, vendeurs à la sauvette et dealers continuent de commercer sous le nez des flics. Un quadrillage policier du quartier, ce n'est pas la première fois que je vois ça. Mais cette fois, j'ai l'impression que l'organisation est plus réfléchie. On jugera sur la durée».

Chez Timbely, à l'angle des deux rues, la boulangère ironise en riant :

Là et pas ailleurs !



Ils sont apparus mi-avril au carrefour Suez - Panama et rue Marcadet. De curieux édifices triangulaires à la couleur improbable : des urinoirs à trois places ! Les riverains les ont trouvés moches. Mais s'ils peuvent inciter les

pisseurs du quartier à se soulager là plutôt que sur les murs et les voitures en empestant toute la rue, on pourra s'en accommoder. La mairie fait ici un test sur l'efficacité de tels équipements. ■

«ici on est dans le carré VIP de la délinquance. Mais je vois quand même moins d'agressions en tout genre». «C'est vrai, reconnaît Isabelle Cherchevsky sur le seuil de son salon de thé-atelier de retouche juste en face : quand les CRS sont là, c'est plus calme. Mais quand ils s'en vont, ça recommence. Dès qu'il y a un attroupement suspect, la police devrait passer. Qu'il y ait besoin de policiers ailleurs, c'est le problème de la préfecture ; nous n'avons pas à en subir les conséquences.»

«D'ailleurs, ajoute Marie, avec les caméras de surveillance aux carrefours, les policiers devraient voir les incidents et intervenir aussitôt. Or quand on a pété les phares de ma voi-

ture garée sous une caméra de surveillance en face du square Léon, les flics n'ont rien vu, rien fait.»

... mais jusqu'à quand ?

Annie et Etienne, qui habitent rue Cavé, ont à peine remarqué la présence policière. «En tout cas elle ne nous gêne pas. Elle est plus visible dans d'autres coins, sous le métro Barbès notamment. Du coup les petits vendeurs se sont déplacés à l'intérieur du métro et ce n'est pas mieux. Ce qu'on voit nous, c'est plus de gens qui fouillent les poubelles et laissent tout par terre. Mais il ne faut pas confondre misère et délinquance.»

Pour Lydie, directrice des Enfants de la Goutte d'Or, «le changement prendra du temps et nécessite des actions de prévention coordonnées.» Egdo participe d'ailleurs à l'une des quatre commissions mises en place par la municipalité pour un grand remue-ménages sur les mesures à prendre. «Nous avons entamé depuis deux ans une réflexion commune au sein du Grajep, un collectif qui réunit Egdo, l'Adeljc, la salle Saint Bruno, la Coordination toxicomanies, l'Espace jeunes Goutte d'Or. Il faut travailler mieux avec tous les acteurs : les associations bien sûr, mais aussi les parents, les commerçants, etc. Il y a urgence : les problèmes grandissent au fur et à mesure que les jeunes grandissent.»

Marie-Odile Fargier

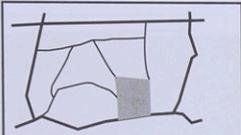
Myriam El Khomri : un bilan positif à consolider

Pour Myriam El Khomri, élue du 18e, adjointe au maire de Paris chargée de la prévention et de la sécurité, le déploiement policier dans la ZSP a porté ses fruits. Les agressions physiques ont diminué de plus de 5%, les coups et blessures volontaires de plus de 20%. Les interpellations de dealers ont augmenté de 11% par rapport à l'année précédente. Quatre réseaux de proxénétisme ont été démantelés, 1673 procédures engagées contre les vendeurs à la sauvette et de nombreux PV distribués pour épanchements d'urine, dépôts d'encombrants dans la

rue, etc. Plusieurs halls d'immeubles ont été sécurisés. Quarante cinq établissements ont été fermés pour travail illégal, vente d'alcool sans autorisation, tapage nocturne, défaut d'hygiène alimentaire. Sur le boulevard de la Chapelle, les inspections sont renforcées les jours de marché. Une benne fonctionne 72 heures par semaine dans le secteur Barbès Dejean Poulet pour débarrasser les stocks des vendeurs à la sauvette.

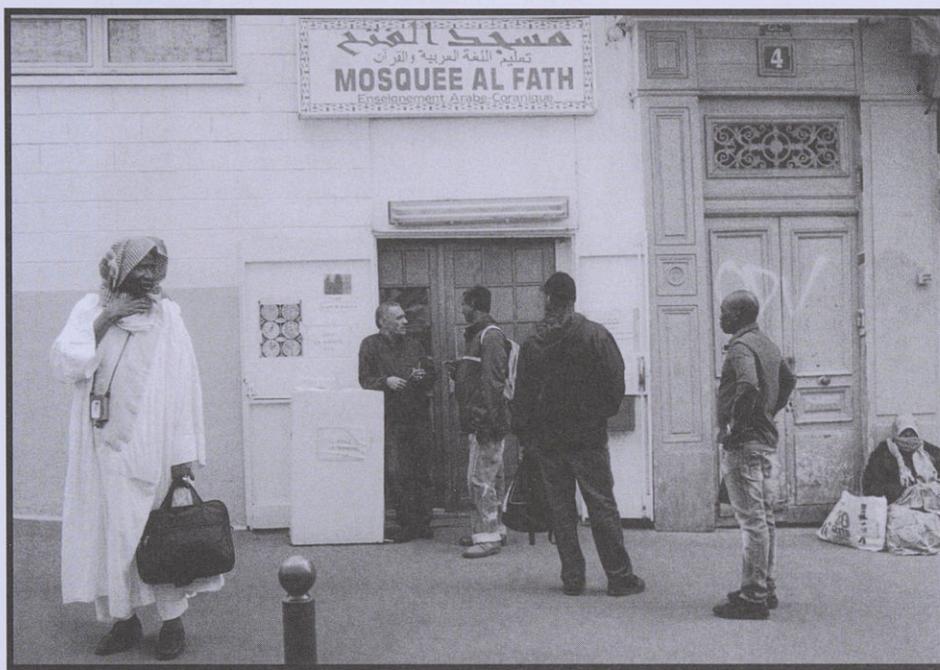
Myriam El Khomri reconnaît cependant que les difficultés resurgissent dès que les policiers sont appelés

ailleurs. C'est pourquoi il faut pérenniser les progrès. Elle espère, par exemple, que l'ouverture du Louxor et d'une brasserie va contribuer à transformer le carrefour Barbès. Par ailleurs, un long questionnaire a été distribué à plusieurs centaines d'habitants et associations pour mesurer les causes et l'ampleur du sentiment d'insécurité. Enfin quatre groupes de réflexion travaillent sur les thèmes éducation-parentalité-citoyenneté, emploi-formation-intertion professionnelle, prise en charge sociale des sans abris et toxicomanes, prévention de la récidive. ■



Querelle de clochers entre les mosquées de la Goutte d'Or, la Grande Mosquée achète celle de la rue Stephenson

La communauté de la rue Polonceau n'a pas les fonds pour acquérir la seconde mosquée et les rapports entre musulmans maghrébins et africains se crispent.



La mosquée de la rue Polonceau.

L'affaire a été officialisée lors du conseil d'arrondissement du 15 avril : la future mosquée de la rue Stephenson, construite dans le cadre de l'Institut des cultures d'Islam, géré par la Ville, a été acquise par la société des Habous et des lieux saints de l'Islam, qui gère la Grande

Mosquée de Paris, pour 2,1 millions d'euros. Comme voulu par la mairie, le lieu revient donc à la communauté maghrébine, la Grande mosquée étant dominée par des Algériens. Bertrand Delanoë et Daniel Vaillant ont directement négocié la vente avec le recteur Dalil Boubakeur afin d'a-

voir «une traçabilité sur l'origine des fonds», explique le cabinet du maire du 18e. Le bâtiment devant être livré en septembre prochain, la mosquée pourrait être utilisable début 2014. Signe que l'affaire est entendue, la délibération a été votée à l'unanimité du conseil d'arrondissement, souligne Michel Neyreneuf, l'adjoint à l'urbanisme.

La rue Polonceau dans l'impasse

La situation est bien différente pour l'autre site de l'ICI prévu, rue Polonceau, et qui doit remplacer l'actuelle mosquée El Fath, fréquentée par des musulmans originaires d'Afrique subsaharienne. L'équipe municipale veut un acheteur africain, pour maintenir l'équilibre délicat entre les deux communautés. «*Tout est sur le point d'être réglé*», assure Didier Vallet, le directeur de cabinet de Daniel Vaillant. Mais aucun nom n'est avancé. Car avant de trouver un acheteur crédible «*qui respecte la dimension africaine du culte*», la mairie veut transférer l'actuelle mosquée vers la caserne de la Porte des Poissonniers afin de démolir l'actuel bâtiment et de construire le futur lieu de prière.

L'écueil du communautarisme

C'est là que ressurgissent les tensions entre Maghrébins et Africains, très palpables sur ce dossier sensible que Daniel Vaillant veut boucler avant les municipales. Le compromis trouvé sur l'occupation temporaire de la caserne est le suivant : un imam maghrébin un vendredi, un imam africain le vendredi suivant. Sauf qu'un incident récent entre les deux remet en cause le fragile équilibre. «*S'ils se tapent dessus, c'est problématique*», reconnaît Michel Neyreneuf.

Objectif 2014

«*On ne peut pas détruire l'actuel site tant qu'ils ne partent pas. Il faudra bien qu'ils s'en aillent*», insiste l'adjoint, qui veut une solution avant l'été afin que la démolition ait lieu cette année et que le chantier débute avant mars 2014. Car l'entourage de Daniel Vaillant ne le cache pas : le projet doit être suffisamment lancé au moment des élections pour ne pas être remis en question ensuite. «*Le projet est tellement compliqué, on travaille dessus depuis 2001*, ajoute M. Neyreneuf. *Et comme on ne sait pas qui sera là...*»

Pierrick Yvon

La Prose succède à l'Interloque rue Myrha

Livres, jeux et casse tête ont remplacé les objets recyclés

Dans la vitrine des casse-tête en bois, des jeux de société, des bouquins colorés : la société Prose vient de s'installer dans la belle grande boutique à l'angle des rues Myrha et des Gardes.

Nicole Masson, sa créatrice, avait démissionné il y a deux ans de son poste de professeur de littérature française, spécialiste du 18e... siècle, à l'université de Poitiers pour se consacrer à son autre passion : la conception de livres et de jeux thématiques. Entourée d'une pléiade d'auteurs qui partagent ses centres d'intérêt, elle travaillait déjà dans ce domaine en parallèle de sa vie d'enseignante. Avec des éditeurs partenaires, elle a ainsi fait publier des jeux thématiques, parfois jumelés avec un livre, sur des tableaux sur la cuisine par

exemple. Et aussi des encyclopédies (sur le bouddhisme entre autres), des anthologies, des collections de casse-tête, des jeux d'échec eux aussi thématiques (avec des personnages tirés de Tintin ou d'Astérix et complétés d'un fascicule de cours d'échec), etc. L'équipe a aussi réalisé des pages de jeux pour des magazines. Plus original encore : elle met en ligne des cours ludiques pour une école de chauffeurs de taxis de l'arrondissement (BBV rue Damrémont) afin d'aider ceux qui préparent le certificat à travailler depuis chez eux en y prenant même plaisir.

Nicole Masson avait d'abord installé sa petite société chez elle, dans le 10e arrondissement, à quelques centaines de mètres de la Goutte d'Or où elle venait souvent. Mais son bureau était

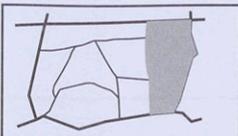
devenu trop exigü pour ses activités. Elle a cherché à louer dans le privé et découvert avec effroi les prix inabordable. «*Et puis je suis tombée sur l'offre de la Semaest (la société d'aménagement urbain missionnée par la ville de Paris). Mais pour moi, c'était une chance.*» Elle y nourrit déjà plein de projets : des artistes viendront exposer leurs œuvres sur les grands murs blancs du lieu, et pour commencer dans le cadre des Portes d'Or en juin prochain ; déjà les demandes affluent.

On peut aussi venir y acheter des livres pas chers : Nicole Masson rachète ses propres livres encore neufs à leurs éditeurs lorsqu'ils les soldent et les met en vente à prix réduits. Elle propose aussi à de petits éditeurs de lui confier leurs livres en dépôt-vente. La boutique va aussi

devenir un point relais de la Poste pour les Chronopost et les Colissimo et sa créatrice espère que les gens du quartier auront ainsi plus souvent l'occasion d'y entrer pour découvrir ce qu'elle y propose. MOF

Réouverture de la bibliothèque Fleury

La bibliothèque de la Goutte d'Or, fermée depuis près de deux ans, rouvrira ses portes le mardi 14 mai. Bertrand Delanoë, maire de Paris et Daniel Vaillant, maire du 18e seront présents pour l'inauguration. Pour plus de renseignements : bibliothèque Goutte d'Or, 2-4 rue Fleury, tél. 01 53 09 26 10. ■



Des logements prévus au 17-21 rue de La Chapelle



© Stéphane Bardinnet

Le théâtre de Verre occupe le fond de l'allée au 17 rue de La Chapelle, l'ensemble des bâtiments dessine un carré avec une cour au milieu où des créations faites de matériaux de récupération côtoient des plantes, un jardinet et un poulailler.

Le 18e du mois a consulté le projet immobilier qui devrait occuper les parcelles où sont actuellement installés le Dojo de La Chapelle, le théâtre de Verre et l'association Écobox. Un foyer de jeunes travailleurs, des logements pour étudiants et chercheurs et une coulée ver-

te sont prévus. Un projet encore au stade de l'étude de faisabilité. Au 17-21 rue de La Chapelle, le théâtre de Verre et le Dojo de La Chapelle occupent actuellement d'anciens ateliers industriels, dont celui du Dojo qui remonte à la création du quartier sous Napoléon III.

Le scénario prévoit la construction de 180 logements et des équipements collectifs (laverie, salle d'étude, salle commune...). Les appartements seront en majorité des studios et des deux pièces. Les bâtiments, en raison de leur proximité des talus des voies ferrées, seront limités à trois étages, sauf un qui en comportera six. Le projet insiste également sur l'importance de préserver la vue sur Montmartre pour les immeubles existants au 17 et 21.

Le nouvel ensemble serait accessible aux non-résidents par l'impasse de La Chapelle avec un espace de promenade le long des voies ferrées, dite «coulée verte», qui partirait de Chapelle International, soit du boulevard des Maréchaux, pour se prolonger quasiment jusqu'à la rue Ordener, en offrant une belle vue sur le Sacré-Cœur.

Le Dojo reste, le théâtre part

Information intéressante, l'étude que le 18e du mois a consultée, stipule que le Dojo devra être «relogé dans l'opération». Interrogé sur ce point Michel Neyreneuf, adjoint au Maire du 18e, chargé de l'Urbanisme, des politiques du logement et du développement durable, confirme cette option mais «dans une période de deux à trois ans». Le nouveau Dojo serait démé-

nagé au 17, où réside actuellement le théâtre de Verre, au rez-de-chaussée dans un espace semi-enterré d'une surface de 480 m². Au vu de l'avancement du projet, rien n'est donc acquis et tout reste ouvert à la réflexion, voire à la discussion.

Le théâtre de Verre, quant à lui, se prépare à reprendre la route. La nouvelle ne l'effraie pas : Luis Pasina, plasticien, fondateur et administrateur du théâtre, réfléchit au déménagement. Après quatre années de présence au 17 rue de La Chapelle, l'association artistique, créée il y a 25 ans dans le sillage des squats artistiques, se prépare à (re)faire ses bagages. Luis Pasina dit attendre des propositions de la Mairie pour être relogé, mais il est à craindre que les nouveaux locaux ne soient pas aussi grands ni aussi polyvalents que l'espace actuel. Pour rappel, le Théâtre abrite actuellement, sur plus de 700 m², une salle d'accueil avec tables et buvette, une salle de danse et de théâtre, une salle de réception où l'on donne des bals populaires et des manifestations artistiques, un studio de musique, un espace cirque, et aussi un laboratoire de développement photo ainsi qu'un atelier de sérigraphie. L'Art libre est une errance.

Stéphane Bardinnet

83 bis rue Philippe de Girard, les démolitions ont débuté

La démolition des abords du 83 bis rue Philippe de Girard a débuté et devrait être achevée d'ici la fin de l'été. L'association Cavé Goutte d'Or, active dans la défense du patrimoine faubourien du quartier, a engagé plusieurs actions judiciaires pour sauver cet ancien bâtiment rural datant de 1830. Entre autres un référé suspension dont l'avis est attendu le 6 mai. Sur le fond, son président Olivier Russbach rappelle que «l'architecte des bâtiments de France a estimé que la disparation du 83 bis serait dommageable au patrimoine parisien et que la Commission du Vieux-Paris a jugé cette construction comme «parfaitement représentative des constructions rurales de cet axe majeur du nord de Paris»». A l'heure de la rédaction, seuls les apprentis attenants au bâtiment sont touchés. Contacté par le 18e du mois, Michel Neyreneuf, adjoint au Maire du 18e, chargé de l'Urbanisme, des politiques du logement et du développement durable, confirme le début des travaux de démolition. Le permis de démolition a été délivré en avril et il souligne que la dimension patrimoniale de l'ensemble a été prise en compte puisque le bâtiment situé au 83, qui date de la même époque que le 83 bis, a été sauvegardé dans le projet. Les travaux rue Philippe de Girard s'inscrivent plus largement dans le réaménagement de la Halle Pajol. En lieu et place, la mairie souhaite construire des logements, dont des logements étudiants, une crèche et des ateliers pour les Beaux-Arts.

S. B.

La centrale solaire Pajol est en marche

1988 panneaux photovoltaïques sur 3500 m². 410

000 kWh de production annuelle : la centrale solaire de la halle Pajol est la plus grande de Paris. Bertrand Delanoë l'a inaugurée le 15 avril en présence d'Anne Hidalgo, première adjointe, René Dutrey, adjoint chargé de l'Environnement, Daniel Vaillant, maire du 18e et Philippe Ducloux, président de la Semaest.

Cette centrale, au cœur d'un vaste projet de renouvellement urbain couvre un bâtiment qui abritera une auberge de jeunesse, une bibliothèque, des locaux d'activité, articulés autour d'un jardin semi-couvert : 3 000 m² sous la halle, 5 000 m² en plein air au nord de l'équipement (voir le 18e du mois d'avril dernier).

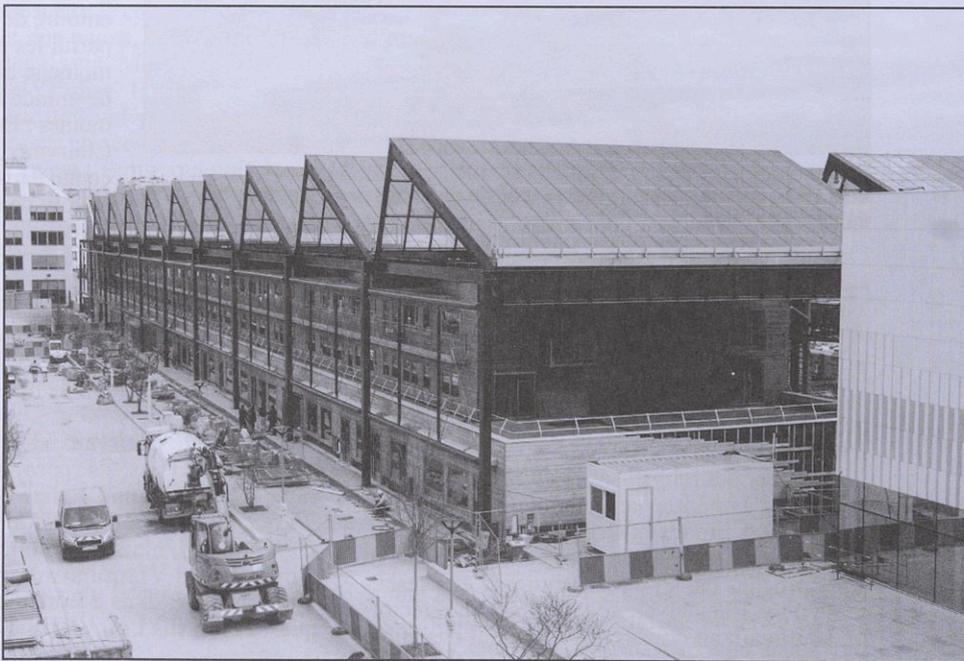
Réalisée par le groupe français ArmorGreen, la centrale a été raccordée au réseau le 26 mars dernier. Elle est emblématique de la démarche volontariste de la Ville en faveur du

développement des énergies renouvelables, formalisée par le Plan Climat Énergie, qui fixe à Paris l'objectif de produire 6 000 GWh d'énergie renouvelable d'ici 2020.

Occupé historiquement par une gare de marchandises, le territoire de la ZAC Pajol a été détaché du domai-

ne public de la gare de l'Est. Le site, d'une emprise de plus de 3 hectares, était constitué d'une friche ferroviaire et de deux types de bâtiments à réhabiliter. Cette centrale couvrira les besoins en énergie de fonctionnement des différents bâtiments.

Claude Polak



18e Histoire

La naissance de l'Abbaye de Montmartre (2)

Saint Bernard et Pierre le Vénérable, deux visions qui s'affrontent au sein de l'Église

L'Abbaye des Dames de Montmartre a été créée au XIIe siècle par le roi Louis VI et son épouse. Nous avons commencé à montrer, dans notre dernier numéro, comment cet événement s'insère dans les débats de cette époque sur la religion et la société civile.



Vers 1500, la plus ancienne image réaliste de l'Abbaye de Montmartre, détail d'une Pieta.

Les religieuses qui s'installent au sommet de la Butte en 1134 sont des *bénédictines*, c'est-à-dire obéissent à la règle de saint Benoît⁽¹⁾. Cette règle était d'ailleurs celle à laquelle, à cette époque, se référaient la plupart des grands ordres monastiques d'hommes et de femmes.

C'étaient des religieuses *cloîtrées*, c'est-à-dire qu'elles n'avaient avec le monde extérieur que des contacts limités et strictement réglementés. Elles ne sortaient pas du couvent, rencontraient leurs proches dans l'église, toujours en présence de tiers. Elles vivaient ensemble, au réfectoire, au travail, au dortoir, participaient ensemble aux prières et aux offices. Cependant, contrairement à ce qui se passait dans d'autres couvents, les "Dames de Montmartre" ne faisaient pas vœu de pauvreté, elles pouvaient donc recevoir des possessions personnelles par héritage et les transmettre.

On ignore à peu près tout de l'architecture de l'abbaye à sa création. C'était la grande époque de l'art roman, et il s'agissait d'une abbaye royale. On peut donc supposer que l'église et les bâti-

ments avaient été édifiés avec soin, décorés de chapiteaux, peut-être d'un *tympan* sculpté au-dessus du porche. Il y avait un *cloître* intérieur, c'est-à-dire des galeries couvertes entourant un jardin. L'église – qui servait aussi d'église paroissiale – avait été agrandie par l'ajout d'une aile réservée aux religieuses.

La charte de fondation limitait le nombre de religieuses à soixante au maximum. La première *abbesse* (la supérieure) se nommait Adélaïde (rien à voir avec la reine Adélaïde, épouse de Louis VI). Elle venait d'un couvent de Senlis. Elle mourut trois ans plus tard. Celle qui lui succéda s'appelait Christine.

Cette abbesse Christine était encore en fonction le 20 avril 1147, lorsque le pape Eugène III vint en personne consacrer solennellement l'église de Montmartre. Cet événement est hautement significatif. Le pape était entouré de trois personnages parmi les plus importants du moment, trois intellectuels de grande influence, trois moines : Bernard, abbé de Clairvaux, qui allait être connu dans l'histoire sous le nom de saint Bernard ; Pierre, dit "le Vénérable", abbé de Cluny, supérieur général de l'ordre clunisien, l'ordre monastique le plus puissant du monde occidental depuis deux siècles ; et Suger, abbé de Saint-Denis, qui avait été et qui demeurait le premier ministre du roi de France.

Bernard de Clairvaux et Pierre le Vénérable ne s'aimaient pas, ils représentaient deux courants opposés dans l'Église de ce temps. Nous les retrouverons dans la suite de ce récit. Le roi était là aussi, mais ce n'était pas Louis VI "le Gros". Louis VI, qui avait créé l'abbaye, était mort en 1137, dans d'horribles douleurs physiques, et son fils Louis VII lui avait succédé.

Louis VI avait souhaité être transporté, pour y mourir, à l'abbaye de Saint-Denis, couché sur un lit de cendres en forme de croix. Mais son état physique était si dégradé qu'on le jugea intransportable. Mort, on transporta son corps à Saint-Denis où il fut enterré dans la basilique. On fit vite, car on était en août et l'on craignait une décompo-

À Saint-Denis

Louis VI avait souhaité être transporté, pour y mourir, à l'abbaye de Saint-Denis, couché sur un lit de cendres en forme de croix. Mais son état physique était si dégradé qu'on le jugea intransportable.

Mort, on transporta son corps à Saint-Denis où il fut enterré dans la basilique. On fit vite, car on était en août et l'on craignait une décompo-

sition rapide, d'autant plus qu'avant même son décès, son corps obèse et malade dégageait, disent les chroniques, une affreuse pestilence.

Quant à la reine Adélaïde (Alix), veuve de Louis VI, elle se remaria avec le comte de Montmorency, veuf lui-même, qui avait toujours été un fidèle soutien de la royauté. Elle avait 46 ans ; ce n'était probablement pas un mariage d'amour, plutôt une alliance destinée à éviter des intrigues autour de la reine. Plus tard, veuve une seconde fois, elle se retira en 1153 à l'abbaye de Montmartre, où elle prit le voile. Elle devait y décéder en 1154.

De grands progrès

Louis VI laisse le souvenir d'un grand roi.

L'image courante d'un Moyen Âge uniformément "obscurantiste" est fautive. Le XIIe siècle, plus précisément la période qui va, grosso modo, de 1070 à 1180, fut en France une époque de grands progrès. La population augmente, les techniques agricoles se perfectionnent, des terres nouvelles sont défrichées, faisant reculer la faim. Les échanges commerciaux se développent, grâce à la construction de voies de communication et à la croissance des villes – dont beaucoup obtiennent le statut de "communes" s'administrant elles-mêmes.

Sur le plan culturel, la France se couvre aux XIe-XIIe siècles de constructions magnifiques, églises, abbayes, hôtels de ville. L'université de Paris est le principal centre intellectuel de l'Europe ; des professeurs de grand renom y enseignent, tel Pierre Abélard.

Le pape Eugène III est venu en personne consacrer l'église de Montmartre.

Un règne de bataille

Sur le plan politique, lorsque Louis VI est arrivé au pouvoir, la France était un royaume profondément divisé. Le *domaine personnel* du roi était étroit, limité grosso à l'Île-de-France actuelle. Des seigneurs pillards y faisaient régner l'insécurité. Louis VI passa les premières années de son règne à batailler contre eux. On ne l'avait pas toujours surnommé "Louis le Gros".

Au début, on l'appelait "Louis le Batailleur" et, en effet, il aime le combat.

Quand son pouvoir fut bien établi sur un domaine personnel agrandi jusqu'à Orléans et Bourges, il s'occupa d'assurer sa suzeraineté sur les grands nobles du royaume, comtes et ducs, qui régnaient sur leurs provinces comme sur de véritables États – et qui souvent se faisaient la guerre entre eux, ruinant l'économie. Mêlant violence et diplomatie, Louis VI parvint à les pacifier et les ramener sous son autorité.

1. Saint Benoît, moine italien du VIe siècle (c'est-à-dire, pour le situer, trois cents ans avant Charlemagne). On ne sait à peu près rien de sa vie, il est connu essentiellement par la "règle" qu'il rédigea à l'intention des communautés de moines et qui se répandit peu à peu dans tout l'Occident.



Saint-Bernard prêchant la croisade. Peinture du 19e siècle.



L'abbé de Cluny s'entretenant avec des moines de l'Abbaye.

Seul le duc de Normandie ne se soumit jamais, bien qu'à ce titre il dût hommage à Louis VI. Mais son père Guillaume le Conquérant s'était, en 1066, emparé de l'Angleterre ; il était ainsi devenu *roi*, l'égal du roi de France. On en verra les conséquences, deux siècles plus tard, dans la funeste Guerre de Cent Ans.

Il soutient les papes

On se rappelle (voir notre numéro précédent) combien le Xe et le XIIe siècle ont été marqués par une querelle interminable entre l'empereur d'Allemagne et le pape. L'enjeu, c'était l'autorité sur les structures ecclésiastiques. Qui nommait les évêques : le pape ou l'empereur (ou, en France, le roi) ? Qui convoquait les conciles ? Qui nommait les curés : l'évêque du diocèse ou le seigneur local ?

Louis VI, pour ce qui le concerne, s'était toujours montré un soutien des papes qui revendiquaient l'indépendance de l'Église dans les affaires religieuses. En 1130, le pape Innocent II, élu par les cardinaux, se vit contesté par un des clans de nobles romains, qui lui opposa un "antipape", Anaclet. Chassé de Rome, Innocent II fut accueilli avec enthousiasme en France. Le roi Louis VI aida à sa réinstallation sur le trône romain.

La puissance de Cluny

Le développement de grands ordres de moines contribua grandement à cet essor culturel et économique, et au premier rang l'ordre de Cluny. L'abbaye de Cluny, fondée en 909, s'est trouvée très vite au centre d'une constellation de couvents qui dépendent d'elle, soit qu'ils aient été fondés par des moines de Cluny, soit que leurs moines aient décidé de s'y rallier.

Dès la fin du Xe siècle, Cluny s'est engagé dans le mouvement de rénovation profonde de la chrétienté mené notamment par le pape Grégoire VII (voir notre dernier numéro). Principal enjeu : l'indépendance vis-à-vis des "pouvoirs temporels" (l'empereur d'Allemagne, les rois de France et d'Angleterre, les princes et seigneurs de toutes sortes). Les abbés de Cluny ont concrétisé cet engagement en demandant à dépendre directement du pape, et non des évêques locaux et des princes.

Au XIIe siècle, la puissance de l'ordre de Cluny – dont Pierre le Vénérable est devenu le supérieur général en 1122 – est un fait reconnu par tous. Les églises construites par les cluniens sont des chefs d'œuvre, la bibliothèque de Cluny est riche de centaines de manuscrits. Cependant un groupe de moines, contestant cet

te richesse et cette puissance, ont fait scission et ont fondé le monastère de Cîteaux.

Ils ont été rejoints par un jeune homme d'un incroyable dynamisme : Bernard, le futur saint Bernard, qui en 1115 a fondé le monastère de Clairvaux et qui, en quelques années, a donné à l'ordre de Cîteaux (les cisterciens) un remarquable développement dans toute l'Europe occidentale, en France, en Espagne, en Italie, en Allemagne, en Flandre, etc.

Pierre et Bernard

Voici donc côte à côte, à Montmartre en 1147, ces deux hommes, Pierre et Bernard. Ils se sont déjà affrontés à de nombreuses reprises.

Bernard de Clairvaux sera, après sa mort, proclamé saint. C'est en raison de l'énergie qu'il a déployée au service de l'Église, mais aussi de ses vertus : chasteté, prière et méditation, charité. Il n'a jamais recherché la richesse, ni la gloire : il a toujours refusé le titre de supérieur de son ordre, ainsi que celui d'évêque et de cardinal.

Refuse-t-il pour autant le pouvoir ? Non. Il a toujours cherché à être le conseiller des puissants, des rois et des papes, celui dont on ne peut pas négliger l'avis. Mais pas pour lui, affirme-t-il. Pour l'Église. Il n'est pas seulement un défenseur de l'indépendance de l'Église par rapport aux princes temporels. Pour lui, pas de doute : c'est l'Église qui doit dominer les princes.

À l'intérieur de l'Église elle-même, Bernard n'admet pas le débat. Un cas exemplaire le montre, opposant saint Bernard à Pierre le Vénérable : l'affaire Abélard⁽²⁾. Nous avons cité plus haut le nom de Pierre Abélard, professeur à l'université de Paris, philosophe le plus célèbre en Europe dans les années 1110-1120.

Dans une de ses thèses, Abélard défendait l'idée selon laquelle l'homme pouvait accéder à la connaissance de l'existence de Dieu par sa seule raison. Mais, ajoutait-il, le secours de l'Église lui est ensuite nécessaire pour aller plus loin dans cette connaissance. Pierre Abélard était chrétien, en ce temps-là il était impensable de ne pas l'être. Cependant, la thèse qu'il défendait ouvrait

2. Abélard est célèbre aussi pour son histoire d'amour avec la jeune Héloïse, son élève, qu'il avait séduite alors qu'elle n'avait pas encore 18 ans, puis épousée secrètement sans le consentement du tuteur de la jeune fille. Celui-ci engagea des hommes de main pour le faire châtrer. La correspondance échangée par les deux époux après qu'ils aient été séparés, publiée au XVIIIe siècle, est une des grandes œuvres de la littérature amoureuse en langue française.

la voie à une certaine reconnaissance de la raison humaine.

D'ailleurs, cette thèse sera, deux siècles plus tard, reprise par Thomas d'Aquin, le théologien quasiofficiel de l'Église catholique. Abélard était simplement en avance sur son temps.

Mais saint Bernard ne l'entendait pas de cette oreille. Pour lui, toute connaissance ne peut provenir que de l'autorité du magistère ecclésiastique. Introduire la raison, c'est introduire l'impiété. Il fit condamner comme hérétique la thèse d'Abélard, par un concile réuni à Soissons en 1121.

Menacé d'arrestation et d'une condamnation pouvant même aller jusqu'à la mort, Abélard fut accueilli dans le couvent de Cluny par Pierre le Vénérable, qui le protégea jusqu'à ce que les risques les plus graves fussent écartés. Pierre Abélard finit sa vie comme supérieur d'un petit monastère misérable en Bretagne.

Face à l'islam

L'affrontement entre les deux hommes est également évident à propos des Croisades. La première Croisade (1096-1099) n'avait pas permis d'atteindre Jérusalem et s'était achevée en fiasco. Le pape Eugène III a lancé un nouvel appel à la Croisade, et chargé Bernard, au formidable talent d'orateur, de la prêcher.

Pour Bernard, la question de l'islam est simple : l'islam est une religion fautive, il faut reprendre par la force les terres dont les guerriers arabes se sont emparés cinq siècles auparavant, et en éradiquer l'islam, par la force au besoin.

Pierre le Vénérable, lui aussi, considère que l'islam est une religion fautive, mais il pense que pour le combattre, il faut d'abord le connaître. Il a donc commandé une traduction du Coran – ce que saint Bernard condamne. Et quant au recours aux armes, Pierre le Vénérable ne le considère comme justifié que dans deux cas : s'il s'agit de protéger les Lieux saints et la possibilité pour les fidèles chrétiens d'y accéder, ou pour faire face à une agression des pays musulmans (ce qui d'ailleurs est le cas en 1146).

Le roi Louis VII participera d'ailleurs en personne à cette deuxième Croisade, avec l'empereur allemand. Ils échoueront en 1149 devant Damas. Cette Croisade aussi sera un échec.

D'hier à aujourd'hui

On voit que ce n'est pas un hasard si le pape a fait venir à ses côtés, à Montmartre le 20 avril 1147, ces deux qui s'opposent sur tant de choses. Et que les débats qui sont sur le devant de la scène ce jour-là ont peut-être encore quelque intérêt de nos jours.

Noël Monier

18e Culture

La galerie W s'est dédoublée

Elle a ouvert un nouveau lieu d'exposition et de vente avenue Matignon, mais le «navire amiral» reste ancré au 44 rue Lepic.



© Davide Del Giudice

Eric Landau, fondateur et directeur de la galerie W.

La galerie W s'est dédoublée. Elle a ouvert un nouveau lieu d'exposition dans le 8e arrondissement, 35 avenue Matignon, près des Champs-Élysées. On y retrouve les artistes habituels de cette galerie et, chaque mois, un ou plusieurs particulièrement mis en vedette. Jusqu'au 1er mai, Nicolas Vial, dessinateur au *Monde*, y présentait ses toiles et ses aquarelles. En mai, Bernard Quentin et Bruno Pontiroli lui succèdent.

Des Montmartrois, habitués à voir la façade spectaculaire de W au 44 rue Lepic, se sont interrogés : cela n'annoncerait-il pas, à terme, son départ du 18e arrondissement ? Car la raison d'être d'une galerie d'art est d'abord de vendre les œuvres des artistes. Or le quartier de l'avenue Matignon est un quartier d'affaires où il circule plus d'argent qu'à Montmartre.

Nous avons posé la question à Eric Landau, fondateur et directeur de W. Il est formel : l'immeuble de la rue Lepic, dont il s'est rendu propriétaire en

totalité, reste son «navire amiral». On continuera d'y voir les œuvres de Jean-Marc Dallanegra, Troy Henricksen, Denis Robert, Pierre Alex, CharliÉlie, Raymond Hains, de la photographe Winnie Denker et des autres artistes que W a pris sous son aile.

W vient de fêter ses quinze années d'existence. Ceux qui l'ont vu naître se rappellent ses débuts dans une boutique minuscule de la rue Burq et le travail harassant d'Éric Landau, durant ces premières années, pour développer la galerie. Dès cette époque, il avait fait le choix d'installer, à proximité de la boutique, des ateliers dans lesquels ses artistes pouvaient travailler. Aujourd'hui encore, l'atelier de Troy occupe le dernier étage du 44 rue Lepic. Éric Landau veut en réinstaller d'autres dans le quartier.

Il est devenu locataire, puis propriétaire, rue Lepic, des locaux de l'ancienne entreprise d'encadrement *La baguette de bois*. Sa famille, dont certains membres ont une fortune personnelle, l'a aidé et il a su trouver des investisseurs.

Galerie en ligne ?

Il assume sans état d'âme son statut d'homme d'affaires et sa recherche de «coups» médiatiques pour faire connaître ses artistes. W a depuis longtemps fait des percées aux États-Unis, en Australie, Suisse, Luxembourg, elle est partenaire permanent de cinq galeries en France et à l'étranger. En avril 2013, Éric Landau était au Brésil «à la recherche d'espaces pour y faire travailler [ses] artistes».

Les conditions du marché de l'art ont changé. La crise le touche durement. Et puis, explique Éric

Landau, «aujourd'hui, dans 60 % des cas, le premier contact entre une œuvre et un éventuel acheteur se fait sur internet. Le futur du navire amiral de Montmartre sera de plus en plus de devenir une galerie en ligne.»

Il évoque son propre avenir. «Jusqu'à présent, une galerie a rarement survécu au départ de son fondateur. Je veux, moi, préparer mon retrait, sur trois années ou un peu plus, par la formation d'une équipe et par l'arrivée d'investisseurs, de sorte que W survive durablement.»

André Constant

Sirius Productions veut démocratiser l'accès à la création vidéo

Des ateliers d'écriture de scénario et de montage pour tous publics sont organisés tous les mercredis et jeudis soirs rue Camille-Flammarion.

Démystifier l'outil vidéo dans les quartiers défavorisés, lutter contre la fracture numérique ou encore favoriser le vivre ensemble. Ce sont quelques-uns des objectifs ambitieux que s'est fixé l'association d'éducation populaire Sirius Productions. Pour cela, elle propose notamment, tous les mercredis et jeudis soirs, des ateliers vidéo quasi-gratuits (l'inscription est de 15 euros l'année) qui se déroulent dans ses locaux, rue Camille-Flammarion, non loin de la Porte Montmartre. On y apprend à écrire un scénario, manier une caméra ou faire une prise de son, le tout sous la houlette de professionnels du cinéma et de l'audiovisuel.

Sirius Productions, créée en 1994 et subventionnée notamment par la région Île-de-France, le ministère de la Culture et le CNC (Centre national du cinéma), emploie sept salariés. Des projections publiques de ces courts-métrages sont régulièrement organisées rue Camille Flammarion. «Actuellement, tout le monde ou presque peut faire une vidéo avec un téléphone portable. Mais ça ne veut pas dire que chacun sait faire une œuvre artistique car cela demande du travail. Ces ateliers permettent de passer du rôle de consommateur de programmes à celui de créateur», explique Jean Rabaté, réalisateur et directeur artistique de l'association.

Raconter des souvenirs

Les activités de Sirius Productions ont aussi pour but de participer au désenclavement des quartiers du Nord et de l'Est parisien et de favoriser le dialogue au-delà des territoires, des origines et des âges. L'association a ainsi filmé, depuis février, trois rencontres entre des élèves de BTS du lycée François-Rabelais, situé porte de Clignancourt, et des personnes âgées de l'hôpital Bretonneau. Les échanges ont porté sur les thèmes des loisirs, de la jeunesse et de l'amour (d'avant et d'aujourd'hui). En juin, l'association participera au festival des arts numériques baptisé «Futur en Seine» organisé par la région Île-de-France, en organisant notamment plusieurs spectacles au 104 (rue Curial dans le 19e). Le 16 juin à 14 h 30 par exemple, elle présentera un spectacle sur les souvenirs d'enfance d'habitants du 18e racontés dans leur langue maternelle puis en français.

Florianne Finet

□ Plus d'informations : Sirius Productions, 16 rue Camille-Flammarion, 01 42 52 06 90, siriusprod@yahoo.fr

Henri Landier, le peintre voyageur

Exposition rétrospective 1983-2000

du 16 mai au 30 juin 2013
du mardi au dimanche 14h à 19h



Atelier d'art Lepic, 1 rue Tourlaque, 75018 Paris. Tél. : 01 46 06 90 74. www.artlepic.org

Au Bal, la Fabrique du regard présente ses actions, avec des lycéens de Renoir

Depuis plusieurs années, la Fabrique du regard mène des ateliers autour de l'image, afin de permettre à des jeunes d'en devenir «des regards conscients».

Huit mille jeunes de 6 à 18 ans y ont partici-

pé, issus de 112 établissements relevant principalement de zones d'éducation prioritaire. Du 17 au 20 mai, la Fabrique du regard présente ses actions au Bal.

Dans ce cadre, une classe de seconde du

lycée Renoir de la rue Ganneron (18e, lycée d'arts appliqués), présentera le résultat d'un atelier de création mené avec les artistes "Doctor & Dupuy" sur le thème *Image et espace public*: ils ont mené l'enquête,

images et interviews, sur une partie du 18e où ils ont déambulé. Cela donnera lieu à l'édition d'un petit guide *Paris pas vu, l'œil du 18e*.

□ 6 impasse de la Défense. 01 44 70 75 50.

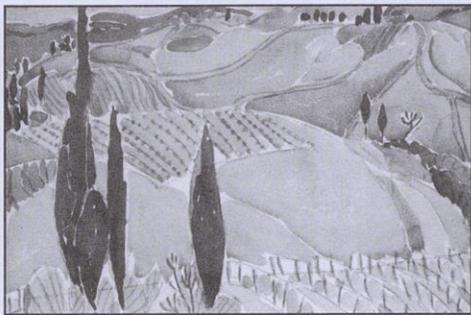


Henri Landier, «le peintre voyageur»

• Du 16 mai au 30 juin. Atelier d'art. 1 rue Tourlaque. Du mardi au dimanche de 14 h à 19 h.

Henri Landier a décidé de retracer en trois expositions successives, à une année d'intervalle, et trois livres, sa carrière de peintre et de graveur. L'exposition qui se tiendra dans son atelier à partir du 16 mai est la troisième, couvrant la période 1983-2000.

Pourquoi 1983 ? Pour qui connaît l'œuvre de Landier, il existe, derrière la grande diversité des périodes, des styles et des thèmes, une unité profonde. Cependant l'année 1983 marque une étape : Landier commence une série de voyages qui l'emmènent en Italie (plusieurs fois : Toscane, Venise, Ombrie...), en Champagne, à Prague, en Bretagne... Et dès le premier voya-



Les cyprès noirs. Toscane, irruption de la lumière.

ge, en Toscane, la lumière fait irruption sur sa palette.

Les ténèbres des premières années deviennent plus rares, même si le fil de la déchirure, de la violence court toujours là. Ses Falaises bretonnes par exemple sont déchiquetées, lames de pier-

re sur lames de pierre dans l'entremêlement de l'écume et des vagues... Quel contraste avec les coteaux de Toscane et d'Ombrie où les vignes et les oliviers dessinent des arabesques paisibles, quel contraste avec la joyeuse fantaisie baroque de Prague !

Des années 1983-1990 date aussi la grande série de gravures sur *Faust* et déjà s'esquisse, avec les premiers nus, une peinture plus linéaire, qui se développera dans les années suivantes. Mais pour la quatrième exposition, et le quatrième livre, il faudra attendre «le jour où il posera définitivement crayon, pointe et pinceaux». On espère que ce sera le plus tard possible. N. M.

À la mairie Nos cinémas de quartier

• Jusqu'au 25 juin

La mairie du 18e accueille jusqu'au 25 mai une exposition participative intitulée « Nos cinémas de quartier ». Elle présente des installations vidéos, des photographies, un parcours autour des cinémas de quartier d'hier et d'aujourd'hui, composé de témoignages et documents, souvent inédits, sur ces



Dans les années 50, le Gaumont-Palace organisait des "matinées" pour les scolaires. Les écoles n'étaient pas mixtes, alors les petites filles étaient à l'orchestre (au rez-de-chaussée), les gars au balcon. Et les filles se plaignaient de recevoir des enveloppes de chewing-gum, des boulettes de papier que leur lançaient les garçons, raconte une spectatrice d'alors.

salles emblématiques, du Gaumont Palace au Louxor, soit un ensemble de près de 30 cinémas. Au cœur de l'exposition, c'est un film invisible de 1,8 km autour de nos cinémas de quartier qui chemine à la frontière des 9e, 10e et 18e arrondissements, entre la place Clichy et le carrefour Barbès, et au-delà. Réalisé avec la participation et le soutien

d'habitants, cinéphiles, jeunes, moins jeunes, de toutes origines, amoureux de la ville et du cinéma, venus parler avec passion du cinéma d'hier et d'aujourd'hui.

Parmi ces témoins, citons Daniel Vaillant, Gisèle Casadesus, Jean Ségura, journaliste et cinéphile, Bob Brandy, artiste des attractions des cinémas de quartier ou Hélène Hazera, célèbre productrice de France Inter.

L'inauguration, le 25 avril, fut suivie d'une conférence-débat dans le cadre de l'Université populaire de la mairie du 18e, intitulée *Autour du cinéma populaire* avec Marc Lemonier, journaliste, auteur des ouvrages "de Funès", "Paris des films cultes" et Laurent Chollet, auteur, éditeur chez Flammarion.

Claude Polak

Little Big Galerie Kamil Vojnar

• Jusqu'au 12 mai. 45 rue Lepic. 01 42 52 81 25.

Kamil Vojnar imprime ses photographies sur des supports divers : aluminium, bois, papier japonais très fin, qu'il colle ensuite par morceau sur la toile. «C'est là que mon travail commence réellement», explique-t-il.

Il coupe, recoupe, colle, peint, vernit, cire, gratte, c'est un long travail sur la matière. «J'aime la couleur, la texture. Il faut qu'on ait l'impression que l'image est charnelle, qu'on peut y plonger les doigts...» ■



Galerie Jeune Création Timothée Talard, Dystopie (ou l'art de broyer du noir)

• Jusqu'au 11 mai. 24 rue Berthe. 01 42 54 76 36.



Un arbre calciné, des déchets nucléaires, des puits de pétrole, des torchères... bienvenue en Dystopie, le pays où la vie est moins claire. Un aperçu du Mordor, le pays maléfique du *Seigneur des anneaux*. «Une dystopie, c'est une contre-utopie, c'est anticiper un futur noir, qui va dans le mauvais sens, explique Timothée Talard. Pour notre confort on utilise les énergies non renouvelables et ainsi on détruit le monde...»

La galerie Jeune Création présente très rarement des peintures. L'essentiel, ce sont des installations. Ici, au milieu de la galerie trône un superbe arbre de 2,60 m de hauteur. Calciné, Timothée l'a trouvé dans les hauteurs de Marseille, il l'a coupé à la hache, verni, couronné de fils électriques et entouré au sol de morceaux de charbon. Une nature morte, c'est le cas de le dire.

Autre œuvre, une toile à trois couches : peinture à l'huile, produits chimiques, et dérivés d'hydrocarbures. Trois couches, trois jours, des gants, une combi, des lunettes et un masque à cartouche pour se protéger des toxiques. Le résultat : noir. Mais noir, noir ? En y regardant de près, un arc-en-ciel apparaît dans la nuit sombre. Il paraît que c'est au plus profond des ténèbres que renaît la lumière ; c'est peut-être le message que Timothée voudra que l'on retienne.

Pierrick Yvon

Galerie 3F Quatre femmes à 3F

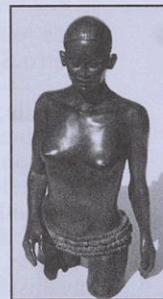
• Maria Aram, Elisabeth Deschamps, Josette Sauvaget et Muriel Von Braun, du 13 au 19 mai. 5 rue des Trois-Frères. Tous les jours de 14 h à 19 h.

Maria travaille la terre depuis de nombreuses années, récemment elle découvre le raku, céramique japonaise née au XVIe siècle. Elle expose dernières céramiques japonaises à la 3F. Elle est aussi sculptrice.

Elisabeth travaille le papier d'art. Elle habille toutes sortes d'objets utiles et décoratifs, ainsi que des créations contemporaines, de façon artisanale, type reliure.

Les bijoux de Josette sont confectionnés à partir de divers matériaux : corail, pierres semi-précieuses, argent, bronze...

Muriel, son travail sur la monotypie est étroitement lié à la peinture et au dessin qu'elle incorpore souvent dans ses œuvres. Elle a aussi collaboré à l'élaboration de décors de théâtre au Canada et au Japon. Elle est à la recherche d'une densité et en même temps d'une transparence aérienne qui restent fixées sur la fragilité du papier. M. C.



Sculpture de Maria Aram.

LE MOIS DU

18^e

Danse

La danse à l'honneur à La Chapelle

Dans le cadre du projet culturel Traverses, porté par un groupe d'artistes, dont certains ont pris une part très active dans le processus de concertation autour du site Pajol, une manifestation artistique de printemps aura lieu les 18 et

19 mai dans le quartier de La Chapelle, impliquant nombre d'acteurs locaux des milieux culturels, associatif, social et scolaire autour d'un art invité : la danse. Rendez-vous samedi 18, entre 20 h 30 et 22 h et dimanche 19 entre 14 h et 22 h sur l'e-

splanade Pajol, devant le Gymnase pour une exposition interactive: danse, arts plastiques et musique, une déambulation de danseurs invités venant de Clichy-sous-Bois et de quatre pays d'Europe, et un grand bal populaire.

LA CHAPELLE

les 18 et 19 mai

quartier

en danse

LE MOIS DU

18^e

Théâtre

À l'Atelier Oh les beaux jours de Samuel Beckett

• Mise en scène de Marc Paquiem, avec Catherine Frot et Jean-Claude Durand. Jusqu'au 1er juin. Du mardi au samedi 21 h et samedi 17 h. 1 place Charles-Dullin. 01 46 06 49 24.



© Pascal Victor

Cette pièce, à l'origine écrite en anglais, fût créée à New York en 1961. Ce n'est qu'en 1963 que Beckett en fait une version française. Les premières représentations ont lieu au théâtre de l'Odéon avec Madeleine Renaud dans le personnage de Winnie, rôle qui deviendra l'un des plus marquants de sa carrière. Winnie, la cinquantaine, est à moitié enterrée dans un gros mamelon, à sa main gauche un sac à main, à sa main droite un parapluie. Une sonnerie et Winnie se met à parler, elle prie et se parle à elle-même. Elle manipule certains objets tout en continuant son monologue sur la vacuité de la vie, ses lamentations à son propre égard, sur un monde sans avenir différent du passé. Willie, époux taciturne, apparaît en partie et lit le journal avant de revenir dans son trou. Au second acte, Winnie est enterrée jusqu'au cou, le monologue ponctué de sourires s'adresse à Willie qui ne répond pas jusqu'au moment où

il sort de derrière le mamelon pour s'avancer sur le devant de la scène, ce qui met Winnie en joie. Il articulera une syllabe qui va réjouir Winnie, qui chante sa chanson. Winnie, personnage victime de son immobilité, exposé à la torpeur grandissante d'une menace sourde, disparaissant peu à peu inéluctablement dans la terre qui la porte, cette femme raconte l'éternelle lutte que livre l'être humain face à sa condition, face à son histoire et à son destin. Œuvre austère, à la Beckett, qui peut être interprétée comme l'expression

d'un profond pessimisme face à la condition humaine. Mais voilà, Catherine Frot est Winnie qui égrène le texte comme les notes chantantes d'une partition musicale. Drôle, légère, mutine, elle trouve une liberté qui lui permet de nous faire vibrer, une liberté qui est un moment d'émotion pure, une liberté qui donne de la fragilité de la vie une vision lucide et bouleversante empreinte d'une grande poésie. Catherine Frot est vraiment une Winnie rayonnante.

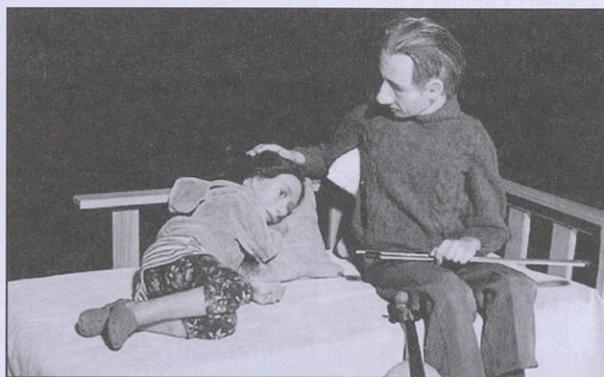
Michel Cyprien

Au théâtre des Abbesses

• 31 Rue des Abbesses. 01 42 74 22 7

Sobre la cuerda floja (Marionnettes)

Du 12 au 18 mai



DR

Teatro Milagros est de retour à Paris. Et c'est une bonne nouvelle pour tous les amoureux du théâtre de marionnettes. Depuis sa création en 2005, la jeune compagnie chilienne explore un registre original où se mêlent différentes disciplines : la manipulation d'objets, la vidéo, la musique. Émotion et magie sont toujours au rendez-vous. Après *El capote* (le manteau) de Gogol présenté à Paris en 2011, elle propose un nouveau spectacle au théâtre des Abbesses. *Sobre la cuerda floja* (Sur la corde raide), tiré d'un récit de l'auteur anglais Mike Kenny, raconte l'histoire d'une petite fille qui a l'habitude de passer la dernière semaine de vacances au bord de la mer dans la maison de ses grands-parents. La grand-mère étant morte, le grand-père ne se décide pas à dire la vérité à sa petite fille. Il invente une « belle histoire ». Sa femme est partie avec un cirque pour y être équilibriste... Au début, Esme veut voir sa grand-mère sur le fil, puis elle finit par comprendre qu'elle est définitivement « partie », sans jamais que soit prononcé le mot « mort ».

Dominique Delpirou

À l'Alambic Comédie Sortez-nous d'là ! de Jean-Marc Magnoni

• Les jeudis, vendredis et samedis à 21 h 30, 12 rue Neuve-de-la-Chardonnière (métro Simplon), 06 32 75 59 36.

Basile, fan de foot coincé, beauf quatre-saisons, « en hiver » de Pénélope, son ex, névropathe hystérique qui se dit « en été » ; Victoire, une voisine envahissante, enceinte jusqu'aux dents, au ballon débordant, telle une « cruche-qui-perd-les-eaux » et Ernest, livreur de pizzas, qui « n'aime pas le foot... C'est de naissance », un boulet... À lui tout seul, triplette de pétanque, dans ses rôles transformistes inopinés ! Mais où est le cochonnet ?

Réunis au mauvais endroit, au mauvais moment (finale du mondial de foot avec une télé et une serrure de la porte d'entrée cassées), ils n'auront qu'un seul



DR

but : sortir de là ! Mais ils piétineront dans leur surface de réparation jusqu'à l'arrivée d'un polichinelle sortant de son tiroir.

Une comédie de mœurs qui arpente le boulevard à deux pas du périph', dans l'air du temps : « Le théâtre, c'est du partage », avec un public (jeune et ravi de

la pièce et des bonus)... qui pourra donner son avis et avoir une réduction en réservant sur le site billetterie.com. Ce spectacle est éligible pour les P'tits Molières. La mise en scène d'Eric Hénon est vive, alerte, tous les coups bas sont permis, sans hors-jeu... de scène, mais avec une régie et des voix off bien calées.

Les comédiens Magali Faure, Yann Galodé, Nicolas Pierre et Nathalie Tassera s'en sortent bien, se passent le texte malicieux, « titillent les hormones », dribblent les circonstances et marquent des buts quand la salle rit.

Robert Sebbag

Au Funambule

• 53, rue des Saules. 01 42 23 88 83

Les Indélébiles d'Igor Koumpan et J.-F. Sirérol

J.-F. Sirérol

Vendredi, samedi 21 h 30 et dimanche 16 h.

Cette pièce est une succession de sketches alertes, joyeux, impertinents qui dénoncent les tâches que l'on rencontre



DR

dans la vie de tous les jours. Un humour grinçant et salubre qui passe à la moulinette des phénomènes de société où se révèlent certains travers constants de la nature humaine. Trois comédiens y cultivent

une bonhomie amoralisée en jouant des situations justes, hilarantes et ravageuses.

L'île des nouveaux esclaves

Les samedis, dimanches à 18 h ou lundi 21 h 30.

Fort de ses succès antérieurs, la jeune troupe prometteuse des Préchi-Précha, dirigée par Vanessa de Gema, propose une nouvelle version de *L'île des Nouveaux Esclaves* (Le 18e du mois, octobre 2012), comédie désopilante très librement inspirée de Marivaux.

J. Ga

Au Lavoir Moderne Parisien Vive l'art quand il ignore son nom

• Du 24 mai au 1er juin à 20 h

Gaston Chaissac et Jean Dubuffet, le paysan autodidacte «rustique moderne» et le maître de l'art brut. Deux artistes rebelles qui ont refusé l'art sclérosé, partagé la même approche picturale expérimentale, dont ils ont donné cependant des réalisations très différentes.

Deux hommes que tout semblait séparer, leur naissance, leur culture, leur mode de vie, mais que des échanges épistolaires de presque vingt ans, placés sous le signe de la liberté d'esprit, ont intimement liés. Cette correspondance, d'une grande qualité



Une huile de Gaston Chaissac

littéraire, forme le fil rouge de l'exposition qui leur sera consacrée au Musée de la Poste, à côté de la gare Montparnasse, à partir du 26 mai, sous le titre «Entre plume et pinceau». À l'occasion de cet accrochage, Denis Guénoun, homme de théâtre, universitaire, écrivain, a conçu et

mis en scène un spectacle, *Vive l'art quand il ignore son nom*, dont la correspondance Chaissac-Dubuffet constitue le matériau. C'est le Lavoir Moderne Parisien qui l'accueillera pendant une dizaine de jours, fin mai, avec les deux excellents comédiens que sont

Wissam Arbache et Koffi Kwahulé. Un événement à ne pas manquer. **Dominique Delpirou**

☐ Res: 01 42 52 09 14

• À signaler aussi *Tokyo Bar*, une pièce peu connue de Tennessee Williams, le 10 mai à 20 h 30.

Pour les enfants



DF La Chanson de Léon au Théâtre Pixel.

■ **Au Théâtre Pixel**, 18 rue Championnet, 01 42 54 00 92.

• **La Chanson de Léon**. Une création de la Compagnie Bruit qui Roule. *Mercredi 10 h 30. Samedi 17 h. Pendant les vacances mercredi, jeudi, vendredi 10 h 30 et samedi 17 h.*

Dans sa maison, le vieux Léon attend son petit-neveu Luis qu'il n'a pas vu depuis fort longtemps. Pas facile de trouver les mots entre un grand-oncle un peu fou et un jeune garçon intimidé. Heureusement la musique et la danse vont mélanger rêves et réalité.

■ **Aux Béliers parisiens**, 14 bis rue Sainte-Isaure, 01 42 62 35 00.

• **Le Magicien**, de et avec Stéphane Mossière. *Jusqu'à fin juin, mercredi et samedi 14 h 30, et pendant les vacances du mercredi au samedi.*

Sébastien voudrait devenir magicien comme son oncle mais l'oncle n'est pas au rendez-vous. L'apprenti devra s'appuyer sur les jeunes spectateurs pour réussir ses tours. Spectacle interactif, très drôle, joué avec grand succès depuis novembre dernier.

■ **Au Funambule**, 53 rue des Saules 01 42 23 88 83.

• **Les Petits Fours du frigo**, écrite et mise en scène par Cécille

Vaillant. *Samedi 15 h et dimanche 14 h.*

Faire le plein de vitamines avec cette comédie musicale tout en sucré-salé, une fable diététique et savoureuse.

■ **À l'Atelier-théâtre de Montmartre**, 7 rue Coustou, 01 46 06 53 20.

• **Luna, ses comptines et ses rêves**. *Jusqu'au 31 mars. Mercredi, samedi et dimanche à 15 h 30, également le vendredi pendant les vacances.*

Initiation au théâtre de marionnettes pour les tout-petits, de 12 mois à 4 ans.

■ **À la Manufacture des Abbesses**, 7 rue Véron, 01 42 33 42 03.

• **Loulou**, de et par Karin Larivière. *Mercredi et dimanche à 15 h et jeudi 15 h pendant les vacances scolaires.*

Du théâtre musical de marionnettes et d'ombres chinoises... c'est l'histoire d'une amitié improbable entre un loup et un lapin. Spectacle pluri artistique qui mélange chant, danse, théâtre, marionnettes, théâtre ombres chinoises et musique.

• **Cendrillon**, *Mercredi 10 h 30. Samedi 15 h, mardis et vendredis 10 h 30 pendant les vacances scolaires.*

Tremplin Théâtre Monsieur ! Comédie musicale d'Olivier Schmidt

• Du mardi au samedi à 20 h 30, 39 rue des Trois-Frères.

Sous le règne despotique et étouffant de Louis XIV, un personnage fantasque nommé Monsieur (Philippe d'Orléans, frère du roi) réinvente un nouveau baroque par sa décadence et sa désinvolture. Étrange destin que celui de ce frère puîné élevé en fille par le cardinal Mazarin et la reine Anne, qui craignaient qu'il ne devienne comme son oncle une source de conflit.

Homosexuel forcé au mariage (il eut quand même sept enfants avec ses deux épouses), il fut notoire pour son libertinage ainsi que pour ses parures extravagantes et son train de vie dispendieux. Olivier Schmidt en fait une comédie musicale sulfureuse et déjantée, qui offre le visage de la séduction et du pouvoir, de l'amour et de la domination. Mensonges, meurtres, amours contrariées s'entrechoquent. Les huit acteurs, qui sont aussi chanteurs et danseurs, donnent toute leur énergie et leur talent dans ce spec-



tacle, qui mériterait d'ailleurs une scène un peu plus grande, mais la mise en scène et la chorégraphie s'en débrouillent très bien. Les cinq garçons et trois filles sont tous excellents, mais je retiens particulièrement l'émouvant Simon, le virevoltant Monsieur, le démoniaque Mazarin. C'est un spectacle enlevé, divertissant, qui fait rire, grincer, pleurer, et réfléchir à la tolérance et à la différence. ■

À la Manufacture des Abbesses C'est pas la fin du monde

• Du 2 mai au 23 juin, 7 rue Véron, 01 42 33 42 03.

Sophie et Viviane, amies de longue date et ex-belles-soeurs, ont maintenant quarante ans. Tandis que Sophie s'enferme dans un militantisme écologiste radical, Viviane se livre à un consumérisme effréné. Mais quand un premier amour jamais oublié réapparaît, qu'un mari s'éprend d'une jeune clandestine et qu'en plus il y a des frais de succession à payer et une piscine à construire alors que c'est la crise financière, tout bascule. C'est Carlotta Clerici qui a écrit le texte de *C'est pas la fin du monde* et qui le met en scène à la Manufacture des Abbesses. «*J'écris parce que les êtres humains me passionnent, me fascinent, ainsi que ce mys-*

tère qui nous unit, tous – la vie. J'essaie à travers mes pièces et mes personnages de comprendre un peu plus, un peu mieux, notre complexité et nos paradoxes, nos failles et nos infinies ressources», souligne cette dramaturge italienne qui vit à Paris depuis 2002 et qui a conçu son spectacle comme une partition musicale. Selon le modèle de *Pierre et le Loup*, chaque personnage est représenté par un instrument et par un thème. Ces thèmes vont dialoguer entre eux, s'harmoniser, ou être en désaccord, et aideront à passer d'une couleur à une autre, d'une scène à l'autre.

Dominique Delpirou

LE MOIS DU

18^e

Danse

À l'Étoile du Nord Rouge avril

• Les 17 et 18 mai. 16 rue Georgette Agutte, 01 42 26 47 47.

Maxence Rey est une artiste accomplie. Chorégraphe et danseuse, formée au Conservatoire national de région de musique et de danse de Lyon, elle a travaillé, en tant qu'interprète, en corps et en voix, avec les grands noms de la danse contemporaine. Pendant de longues années, elle a approfondi sa connaissance du Qui Gong – l'art énergétique chinois – et elle a exploré le registre de la voix avec le trio féminin de lectures à vaux haute, *Vox Libris*. Depuis septembre 2012, elle est en résidence longue à l'Étoile du Nord, où

elle a déjà présenté une pièce chorégraphique pour trois femmes, *Sous ma peau*, qui mettait à nu le féminin et a obtenu un succès mérité. Fin mai, on pourra voir l'artiste dans un duo en corps et en voix, *Rouge Avril*, avec l'écrivain-lectrice, Hélène Lanscotte. Une esquisse de ce travail a été montrée aux Parvis poétiques en janvier dernier. Ce fut un très beau moment. Maxence Rey anime aussi un atelier, *Corps et féminité*, conçu comme un espace d'échanges et de découverte entre les participantes. **D.P.**

Désengorger la ligne 13 : des précisions

Dominique Lamy, adjoint au maire du 18^e chargé des Transports, nous écrit à la suite de l'article paru dans notre dernier numéro, "L'austérité retarde des projets pour désengorger la ligne 13". Il dit vouloir nous faire part de «**nombreuses remarques et corrections**».

1. À propos des améliorations apportées au fonctionnement de la ligne 13 elle-même, notre article les évoquait brièvement : «*La situation a été légèrement améliorée par quelques mesures techniques, limitées. Mais, fondamentalement, le problème demeure.*» Dominique Lamy apporte des précisions : «**Les portes palières sur les douze premières stations sont toutes opérationnelles depuis l'été 2012. Le dispositif Ouragan, qui permet d'écouler une rame toutes les 95 secondes sur le tronçon commun, sera testé à partir de l'automne 2013.**»

Ces décisions sont positives, mais ne peuvent pas résoudre le problème de fond. Annick Lepetit le reconnaissait elle-même quand elle était l'adjointe chargée des Transports auprès de Bertrand Delanoë.

2. Sur le projet de prolongement de la ligne 14 à partir de Saint-Lazare, qui, lui,

est un vrai progrès, nous écrivions, sans entrer davantage dans les détails : «*Le projet et son financement ont été actés. La mise en service complète reste envisagée pour 2017.*» Dominique Lamy, dans son courrier; ajoute des précisions :

«**Le Conseil de Paris a voté le protocole général de financement (13 février 2013). Ce protocole porte la contribution totale du département de Paris à 276 millions d'euros, soit 20 % du coût du prolongement + 10 % de l'adaptation des stations existantes de la ligne 14...**»

3. C'est la question du Grand Paris qui occupait la plus grande part de notre article. Là, disions-nous, la politique d'austérité contraint à réduire les budgets, donc à rallonger les délais. M. Lamy cherche à convaincre qu'au contraire le gouvernement actuel améliore la situation. Il nous écrit : «**Là encore, les incantations du précédent gouvernement sont devenues des engagements fermes. Le plan de financement du Grand Paris est stabilisé.**»

"Stabilisé", joli mot, mais dont il est difficile de savoir ce qu'il signifie. Les chiffres annoncés du temps de M. Sarkozy étaient-ils des "incantations"? Peut-être. On n'en saura rien, puisque M. Sarkozy et ses

équipes ont été renvoyés par les électeurs. Toujours est-il que, par rapport à ces chiffres, le plan de financement qui vient d'être annoncé par le gouvernement actuel représente une baisse, comme nous l'écrivions.

Le prolongement du tramway

4. Dernier point : la prolongation du tramway vers la Porte d'Asnières. Nous exprimons une inquiétude à ce sujet. Le courrier de M. Lamy nous rassure :

«**Nous maîtrisons le planning pour une mise en service fin 2017. L'enquête publique sera lancée avant l'été... Deux réunions d'information sont d'ores et déjà programmées pour les 5 et 11 juin, l'une dans notre arrondissement, l'autre dans le 17^e. Les travaux démarreront au printemps 2014 pour les réseaux souterrains, puis au printemps 2015 pour la plateforme et l'ensemble des aménagements urbains...**»

Nous y reviendrons dans notre prochain numéro.

Et les handicapés ?

J'ai lu avec intérêt votre article sur la rénovation de la station de métro Château-Rouge. Il était temps ! On ne m'empêchera pas de penser que dans «**les beaux quartiers**», la RATP ne se serait pas autorisée à laisser perdurer une situation aussi scandaleuse et même dangereuse pour les usagers contraints de s'entasser et de se bousculer dans une salle des billets minuscule et mal conçue.

Mais ce qui me choque, c'est qu'on ne profite pas de ces travaux pour installer un accès handicapés. D'abord sur le plan humain, quelle désinvolture ! En outre cet accès serait aussi bien utile pour les personnes âgées ou malades trop faibles pour grimper les volées d'escalier du métro (l'équivalent de deux étages dans cette station). Cela coûterait cher ? Cela coûtera encore plus cher de refaire des travaux plus tard, sans parler des nouvelles perturbations que cela créera. Vous annoncez que la station devra fermer pendant un an, que la circulation sera perturbée sur le boulevard. Nous avons déjà vécu des mois difficiles il y a quelques années lors des travaux sur le boulevard. A quand le troisième épisode ?

Claire Druse



Direction Hôtel de Ville

Bus 31, direction Étoile. Une dame monte à Barbès et demande où descendre pour attraper le bus 80.

«*Vous descendez à Hôtel de Ville*», lui répond un passager. La dame s'afrole, elle ne veut pas aller à l'Hôtel de Ville, si loin, tellement ailleurs, puis elle percute : «*Vous voulez dire la mairie ?*». «*Ben oui ! La mairie, la mairie... C'est notre Hôtel de Ville, ben quoi alors !*», lui rétorque-t-on.

MPL

Mise en boîte

Rue Eugène-Sue, angle Simart : deux dames bien, la cinquantaine avancée, bavardent adossées à la boîte aux lettres, bloquant l'accès à la fente à courrier. On s'avance missive à la main et alors l'une lance : «*Qu'est-ce que vous voulez ? voyez bien qu'on est occupées !*» On insiste. Elles se poussent un tantinet et l'autre jette : «*Pas possible d'être tranquilles ici*».

MPL

«N ... ta mère !»

Place des Abbesses, le petit banc/Abribus du Montmartrobus. Deux adolescents se chamaillent, elle du côté intérieur de l'Abribus, lui de l'autre côté de la paroi vitrée. Elle, triturant la monture de son petit sac à main : «*J'sais pas pourquoi tu t'énerves comme ça ?*». Un méchant coup de savate sur l'Abribus et il répond, la mine sombre : «*Tu m'as dit : N... ta mère !*». Elle, se tortillant de rire : «*J'ai dit, TA MÈRE ! C'est pas toi, ta mère !*».

J. Ga

PETITES ANNONCES

■ **Professeur diplômé d'État**, Vincent Charra vous propose des **séances de Tai Ji** et remise en forme en plein air, **les mardi et jeudi, de 9h à 9h45, square Suzanne Buisson**, en haut de Montmartre, dans un lieu propice au ressourcement.

Contact : vcharra@wanadoo.fr Tél : 01 42 58 07 28

■ **Massage énergétique**. Une séance de massage énergétique visant à **libérer les tensions pour se sentir mieux** dans son corps et dans sa tête. Equilibrant et revitalisant. **À deux pas du métro Anvers**. Tél : 06 60 84 71 84.

■ **La Gymnastique volontaire** vous at-

tend 6 rue Esclangon. Cours de gym d'entretien. Accueil, randonnée conviviale. Pour optimiser votre capital santé, garder la forme. Tél : 01 46 27 58 34.

TARIF DES PETITES ANNONCES :

- **Gratuites pour les associations abonnées jusqu'à 240 signes.** (Si l'association est abonnée sous le nom de son président, prière de nous le signaler.)
- Pour les autres annonceurs (particuliers, commerçants, associations non abonnées), 15 € jusqu'à 240 signes.
- Au delà de 240 signes et jusqu'à 480 signes, 15 € supplémentaires.

À découper ou recopier

Vous voulez nous soutenir ? Abonnez-vous !



Je m'abonne pour un an (onze numéros) : 24 €

Je m'abonne et j'adhère à l'association des Amis du 18^e du mois : 42 €
(24 € abonnement un an + 18 € cotisation)

Je souscris un abonnement de soutien : 80 €
(24 € abonnement un an + 56 € cotisation)

Je me réabonne pour un an (11 numéros) : 24 €

Je me réabonne et j'adhère à l'association des Amis du 18^e du mois : 42 €
(24 € abonnement + 18 € cotisation)

Abonnement à l'étranger : 27 €

Remplir en lettres majuscules et envoyer avec le chèque à l'ordre de "Les Amis du 18^e du mois", 76 rue Marcadet, 75018 Paris :

NOM : Prénom :

Adresse :

E mail :

Si vous souhaitez recevoir une facture, veuillez cocher la case ci-après :

Toute correspondance concernant les abonnements (changement d'adresse, réclamation, demande de facture, etc.) doit être envoyée **par écrit**. Merci.

18e Photos Christogach se joue des machines



L'artiste Christogach et son matériau de prédilection : le vélo.

La porte d'entrée de l'atelier au 99 rue du Ruisseau.



Vélos d'art

La porte d'entrée de l'atelier de Christoff Gachie est une véritable sculpture de pièces détachées de vélo: pédaliers, cadres de toutes les couleurs, guidons et chaînes. La galerie est un jardin intérieur décoré de diverses fresques et de vélos et un atelier toujours en travaux. Le lieu n'est pas (encore) ouvert au public sauf certains week-ends en été. L'artiste travaille à partir de l'histoire du vélo et de son usage. Selon lui, le vélo est un «démultiplicateur naturel» de l'homme: «il est sport, effort ultime sur soi-même, il est la poésie bucolique urbaine ou campagnarde, il est le quotidien ou les vacances.»

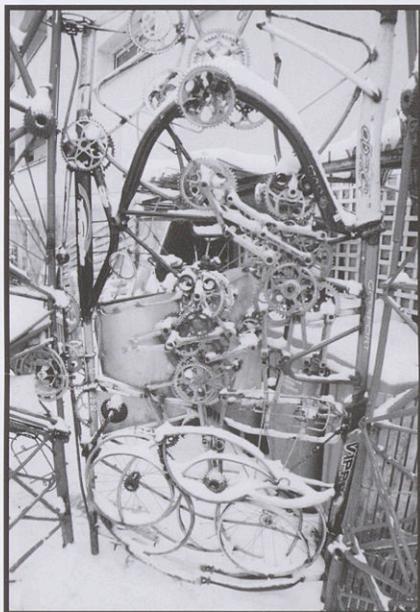
Inauguré en juin 2012, l'atelier «Art 9Space» se situe au 99 rue de Ruisseau en face de l'entrée des Jardins du Ruisseau (sur le pont enjambant la voie ferrée). Les vélos sont récupérés «de partout». Il s'agit de vrais vélos de route.

Christogach ne fait pas de recyclage, il fait «du cycliste et du cycle de vie»:

Christogach est aussi créateur du «Mercedes Zcene», gros camion rouge vintage stationné devant la galerie. Ce modèle de 1963 était un camion de fruits et de légumes. Il est actuellement en train de le refaire à neuf.

En dehors du monde des véhicules, Christogach est décorateur de l'ancienne Flèche d'Or et actuellement gérant de L'eau Tomate, pub festif et charmant tout proche de Place de Clichy. Le bar atypique à vitraux façon art déco est une création originale de l'artiste.

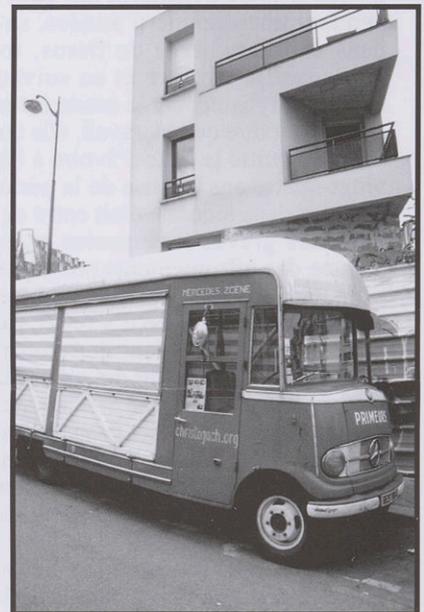
Mary B. Adams



Sculpture sous la neige.



Christogach devant son portail.



La «Mercedes Zcene» en stationnement devant le «99».



Photos: Mary B. Adams @LadyMissMBA

18e Les gens

Adikatou Beaurepaire est présidente de l'Association des créateurs et artisans de la Goutte d'Or, qui rassemble désormais une centaine d'entreprises artisanales. Car ce quartier est un haut lieu de la mode.

Présidente de la mode

Adikatou Beaurepaire a créé, il y a deux ans, l'Association des créateurs et artisans de la Goutte d'Or, qui regroupe désormais une centaine d'entreprises artisanales travaillant dans le domaine de la mode.

Jeune femme au visage rond, portant perruque auburn frisée, née en Côte d'Ivoire de parents d'origine béninoise, elle est arrivée en France en l'an 2000. Enfance à Abidjan avec ses trois frères et ses six sœurs. En internat dès l'âge de six ans, elle est entrée ensuite au collège, qu'elle a quitté à quatorze ans pour aider, pendant une dizaine d'années, sa mère dans son commerce de tissus, tout en apprenant la coiffure et en suivant des cours de stylisme, car la mode est sa passion. C'est dire que le travail, elle connaît.

Elle a quitté la Côte d'Ivoire à l'âge de vingt-quatre ans à cause de la période de troubles dans laquelle était entré ce pays, avec des grèves incessantes et, conséquence des affrontements politiques, des pillages. Elle est venue en France sans argent, avec l'intention d'y rester six mois pour se renflouer avant de retourner au pays. Elle a d'abord fait des ménages, gardé des enfants, puis une cousine riche lui a proposé de vendre des tissus à des commerçants de Château-Rouge – sans être déclarée, car elle possédait seulement une carte de séjour d'un an sans autorisation de travail.

Au bout d'un an, la voilà sans papiers. Elle fait des démarches auprès de la préfecture, obtient de nouvelles cartes de séjour provisoires... Elle décide de se mettre à son compte et c'est à la Goutte d'Or, quartier qu'elle connaît bien maintenant, qu'elle installe son atelier. Elle trouve un local de 14 m² rue Polonceau. Puis Paris-Habitat lui propose 54 m² rue des Gardes, à condition qu'elle ait ses papiers bien en règle et une caution bancaire.

Entre-temps, elle a rencontré M. Beaurepaire, un ouvrier staffeur de Chailly-en-Brie. Ils se sont mariés en 2004. En 2006 elle obtient enfin une carte de séjour de dix ans avec permis de travail, et en 2010 la nationalité française.

Aujourd'hui elle a deux enfants de huit et cinq ans.

Des tissus d'Afrique de l'Ouest

La location rue des Gardes est avantageuse : pour 54 m², elle paie le même prix qu'auparavant pour 14 m². Huit ans auparavant en effet, une dizaine d'ateliers avaient été attribués rue des Gardes par Paris-Habitat à des créateurs de mode, à un prix de location modique : il s'agissait de faire venir des petites entreprises dans le quartier.

«J'avais besoin d'un plus grand local, explique Mme Beaurepaire, et la Ville m'en a attribué un après que j'ai exposé mon projet. Ma spécialité, ce sont les tissus venant de toute l'Afrique de l'Ouest. Je fais de la confection et du sur-mesure. Je vends aussi des tissus sur Internet. J'adapte



© Bruno Lemesle

les tissus africains à la mode européenne.»

Elle a une employée et fait appel à des entreprises extérieures. Elle gère, suit les commandes, surveille les essayages. Elle vend plus cher que

«Nous avons besoin les uns des autres. Ensemble, l'union fait la force.»

les autres parce qu'elle déclare la main d'œuvre et la paie au tarif français. Elle fait appel à une surfileuse, à une boutonneuse et à une autre personne pour la finition. Elle possède ses propres machines sur place, ce qui lui évite de sous-traiter.

Objectif "made in Goutte d'Or"

Les tissus viennent quelquefois de Hollande, mais surtout du Nigéria, de Côte d'Ivoire ou du Ghana. Elle refuse les tissus chinois. Privilégier la qualité a fait le succès de son site sur Internet. Ce que les autres vendent 10 euros elle le vend 30 euros. Mais les tissus à 10 euros, une fois mis dans

l'eau, rétrécissent ou se décolorent. De plus elle fabrique des housses de couettes, des coussins, des rideaux, etc. Elle a une clientèle africaine et européenne et s'adapte aux goûts de chacun. Les uns préfèrent la couleur et les grands motifs, les autres des tissus plus discrets. «Je me sens bien à la Goutte d'Or; reconnaît-elle. Je n'ai jamais été agressée et je regrette la mauvaise réputation de ce quartier. J'ai du travail, les gens me connaissent, j'ai mes repères et je ne voudrais pas quitter cet endroit. Quand on m'a proposé d'être la présidente de l'association, j'ai accepté car j'en avais envie. La plupart des artisans m'ont adoptée. C'est une idée intéressante car nous avons besoin les uns des autres. Nous arrivons ainsi à nous mutualiser. Ensemble, l'union fait la force.»

Le but est de créer une appellation «made in Goutte d'Or». En effet, ces entreprises artisanales ont des ateliers et un savoir-faire qu'il faut diffuser. C'est difficile, car le quartier a une mauvaise image.

Pour adhérer il faut habiter dans le 18e, de préférence à la Goutte d'Or. «On paye 100 euros d'inscription, puis 20 euros par trimestre. L'adhésion permet d'attirer plus de monde, et de partager plus d'idées. Nous nous réunissons tous les mois.» L'association a maintenant une coordinatrice payée par la mairie. Elle règle les petits conflits, permet de préparer des salons, de publier des modes d'emploi de créations.

Dans l'association, on trouve des designers, des créateurs de vêtements, de sacs, de bijoux, etc. Les nouveaux arrivants peuvent, pour s'informer, s'adresser à l'équipe de développement local de la Goutte d'Or, ou à la coordinatrice, qui travaille à la salle Saint-Bruno.

Être un bon entrepreneur n'est pas facile, il faut de l'expérience, car la majorité des clients vient de l'extérieur grâce à la publicité sur Internet et à la participation à des salons. «J'ai des clients qui viennent par Internet sur mon site ojabtex.com, poursuit Adikatou Beaurepaire. De la Guyane, des Antilles, de Belgique, de Suisse, d'Espagne ou d'Italie, ce qui m'a fourni un carnet d'adresses. Ils viennent ici au lieu d'aller en Afrique. Comme certains autres artisans, je reçois des stagiaires.»

Comme elle souhaite effacer la mauvaise image de la Goutte d'Or, elle voudrait que les jeunes viennent de plus en plus voir que ce quartier, qui était vraiment "chaud", retrouve peu à peu une ambiance plus "sécurisée". Il reste des drogués, mais ils n'agressent pas les passants. Les clients d'Adikatou Beaurepaire n'hésitent d'ailleurs pas à revenir.

Elle vend des vêtements prêts à porter pour les gens pressés, mais ceux qui ont le temps préfèrent le sur-mesure. C'est sa mère, commerçante en Afrique, qui lui a appris à acheter, à vendre et à gérer.

Claude Polak